

M^{ME} DE KRUDNER

Explication de l'Énigme Historique de Juillet.

Pendant les dernières années du dix-huitième siècle et les premières années de celui-ci, trois femmes, toutes trois ambassadrices, occupaient une place distinguée dans les lettres françaises. La première, l'ambassadrice de Suède, madame de Staël, a laissé une empreinte durable : *Corinne* et *l'Allemagne* vivront autant par la magie du style que par la force de la pensée; madame de Souza, ambassadrice de Portugal, a écrit quelques romans pleins de finesse et de grâce, qui ont fait du bruit en leur temps, et qu'on lit même encore; la troisième, madame de Krüdner, née aux bords de la Baltique, maniait la langue française avec une rare dextérité, et son roman, *Valérie*, où se confondent assez bizarrement le vague qu'Ossian avait mis à la mode et le ton des salons les plus raffinés de Paris, eut le privilège d'occuper la foule et de survivre à son auteur.

Madame de Krüdner s'est peinte dans *Valérie*, ou, pour mieux dire, *Valérie* est ce qu'elle aurait voulu être; c'est la femme du Nord, pure, blanche, vaporeuse, immatérielle en quelque sorte, n'ayant de rêves que vers l'infini, d'aspirations que vers le ciel. Peut-être que si madame de Krüdner eût vécu dans la solitude et sous l'influence d'une religion éclairée, elle eût pu réaliser ce songe; il n'en fut pas ainsi.

Née en Livonie, d'une des plus anciennes familles de ce pays, petite-fille du maréchal de Munich, Juliana de Vietinghoff se vit de bonne heure lancée dans le plus grand monde; elle suivit son mari, le baron de Krüdner, dans les différentes ambassades qu'il remplit au nom de la Russie, et partout sa beauté, sa grâce originale, son esprit séduisant attirèrent autour d'elle les éléments les plus brillants de la société où elle vivait. A Paris, les hommes les plus remarquables, les femmes les plus distinguées se plaisaient dans l'entretien de cette étrangère, qui parlait notre langue avec ses tours fins et heureux, et qui mêlait à la gaieté et à la raison françaises un peu de la mélancolie des pays du septentrion. Elle promena sa vie errante par toute l'Europe, mais en conservant à la France une prédilection particulière. Le seul livre qu'elle ait publié, *Valérie*, parut à Paris et fut écrit en français; on était en 1804; Chateaubriand et madame de Staël avaient imprimé à la littérature de cette époque une teinte rêveuse qui la distinguait profon-

dément de celle du dix-huitième siècle; aussi *Valérie*, paraissant à son heure, dans un moment favorable, où les esprits étaient disposés au genre romantique sans en être lassés, *Valérie* eut-elle un grand succès. Aujourd'hui, nous trouverions dans ce petit livre une grande afféterie, une sensibilité malade, une passion douceureuse, un manque absolu de vraisemblance dans les caractères; alors, au moment où l'on échappait aux fureurs révolutionnaires, ce langage et ces sentiments plaisaient à tous.

Cependant *Valérie* renferme des pages qu'on lirait encore; nous citerons sa description d'une belle journée en Suède, et des pensées délicates, telles que celles-ci :

« La beauté n'est vraiment irrésistible qu'en nous » expliquant quelque chose de moins passager qu'elle, » en nous faisant rêver à ce qui fait le charme de la » vie, au delà du moment fugitif où nous sommes » séduits par elle : il faut que l'âme la retrouve quand » les sens l'ont assez aperçue. »

Chateaubriand, qui avait connu madame de Krüdner et goûté son entretien, disait : « *Valérie* est la sœur cadette de René. — Et la nièce de Werther, » ajoute M. de Marcel us, le sincère et spirituel commentateur des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Avec l'âge, qui amène la perte des illusions, vinrent pour madame de Krüdner des pensées graves et un retour prononcé vers les sentiments religieux. Elle vivait alors à Berlin, dans l'intimité de la reine de Prusse, si belle et si malheureuse. Ce spectacle d'une infortune dont le souverain pouvoir ne consolait pas, agit vivement sur l'esprit de madame de Krüdner et la détacha peu à peu du monde; elle vit des piétistes et des frères moraves, elle s'occupa de bonnes œuvres, et son enthousiasme s'accrut jusqu'au moment où les événements de 1813 lui donnèrent le suprême essor. L'Allemagne se levait en armes; de toutes parts surgissaient les jeunes et ardents soldats, les belliqueux poètes, les pamphlétaires éloquentes, et madame de Krüdner, entraînée à son tour par ce mouvement impétueux, se crut une prophétesse envoyée par le ciel pour conseiller les rois et pacifier les royaumes. Son rôle eut un instant d'éclat; un instant elle jouit d'un triomphe que jamais, dans ses rêves, elle n'avait pu pressentir : Alexandre, le tout-puissant empereur de

Russie, l'arbitre de la paix ou de la guerre, celui qui, à cette époque malheureuse, tenait entre ses mains le sort de la France, Alexandre la prit pour conseil et pour guide. Il pria avec elle, il recevait ses avis comme des oracles, et lorsque, dans les premiers jours de septembre 1815, il rassembla son immense armée aux plaines de Vertus, en Champagne, on le vit rendre à madame de Krüdner des honneurs pareils à ceux que rendait Louis XIV à madame de Maintenon. C'était, semblait-il, une envoyée du ciel qu'il conduisait à la tête de ses armées; et au front des troupes prosternées sous la bénédiction de leurs popes, elle paraissait comme un nouveau Pierre l'Hermite, prêchant une croisade de civilisation et de paix.

On doit rendre justice à madame de Krüdner; elle n'usa de cette immense influence sur le mobile Alexandre que pour le faire incliner vers les mesures les plus favorables à la France et à la paix générale du monde. Mais son règne fut de peu de durée; les amis qui entouraient l'empereur de Russie s'effrayèrent de l'ascendant qu'une femme exerçait sur lui; elle fut décriée, calomniée, et la vénération pieuse qu'elle inspirait au monarque se changea en une espèce

d'aversion. La plaine de Vertus vit l'apogée de son triomphe.

Elle recommença sa vie errante, prêchant, colportant, faisant parfois un bien réel, mais n'achevant rien, car elle manquait à la fois de persévérance et de suite dans le caractère et de fixité dans les doctrines. Elle sentait le mal de notre siècle, le manque de foi, l'indifférence en ce qui concerne les choses de Dieu et de l'éternité, mais le sentiment religieux qu'elle éprouvait était trop vague, trop peu précis, pour faire un bien durable. Sa mystique éloquence, son enthousiasme pieux ébranlaient les âmes, mais l'effet ne se prolongeait pas au delà de sa présence; elle touchait sans éclairer ni convertir. C'était une brillante étincelle; ce n'était ni la lumière qui montre le chemin, ni le feu qui chauffe les âmes. Elle vécut en Allemagne, en Suisse, et enfin en Crimée, où elle mourut en essayant encore d'exercer une espèce d'apostolat.

La France doit une part de gratitude à cette femme, quelles qu'aient été les oscillations de sa vie et de sa pensée, car elle a orné notre littérature, enrichi notre langue, et son influence de prophétesse, elle n'a cherché à l'exercer que pour le salut de ce pays qu'elle avait adopté.

VOYAGE EN HONGRIE

(Suite.)

La nuit était venue peu à peu, l'une de ces belles nuits d'été, étoilées, lumineuses, où le soleil, même en quittant la terre, semble lui laisser un peu de sa chaleur et de sa lumière; la lune s'élevait déjà sur l'horizon, pleine, brillante, faisant étinceler les flots du Danube, que l'on découvre de tous les points de la campagne, autour de ces deux villes; à ce moment, j'aperçus à quelque distance de la route, que nous parcourions au pas des chevaux, un groupe de feux adossés à la montagne.

« Les Zigains! » dis-je en étendant la main vers ces feux, qui étincelaient dans la campagne, et dont les flammes, éclatant inopinément, éclairaient des êtres fantastiques, accroupis autour du foyer ou s'agitant pour l'entretenir, et préparer la pâture qui devait leur servir de souper.

« Vous connaissez les Zigains, madame? me dit le journaliste.

— J'en ai beaucoup vu en Moldavie, à l'état d'esclaves : domestiques, ou artisans pour le compte de leurs maîtres, vagabonds, quand ceux-ci ne veulent pas s'astreindre à les nourrir; mais qui donc pourrait se vanter de connaître ce peuple, dont le nom, l'origine, la langue, la religion, l'existence même, constituent l'un des plus curieux mystères de l'humanité! Il y a quatre cents ans, environ, qu'ils sont ap-

parus en Europe, à l'état de peuple nomade, et ils ont traversé tous les pays, toutes les civilisations, toutes les religions, sans perdre, dans leur pérégrination éternelle, une seule de leurs habitudes; sans accepter jamais, de toutes les races parmi lesquelles ils ont vécu, la moindre modification à leurs mœurs. On a vu des peuples émigrants conserver leur caractère primitif, même chez les peuples étrangers, mais ce caractère était soutenu par une religion arrêtée, et relativement supérieure, ou bien par l'ascendant d'armes victorieuses; mais rien de tout cela n'existe chez les Zigains, race abhorrée, inférieure, à peine tolérée, et fréquemment repoussée par tous les peuples près desquels elle a voulu vivre. Ils n'ont point de religion particulière, puisqu'ils se conforment indifféremment au culte dominant du pays qu'ils habitent, et sont aussi facilement musulmans en Turquie, que catholiques en Espagne, et orthodoxes (1) dans les provinces chrétiennes de l'Orient; il est probable, d'ailleurs, que l'isolement dans lequel ils vivent, et qui n'est que trop justifié par l'absence de toute notion morale, même la plus élémentaire, est la véritable raison de cette immobilité de coutumes, qui

(1) Titre que prend l'Eglise grecque.

contraste d'une manière si frappante avec leur existence vagabonde; ils n'ont point de patrie, point d'institutions civiles ni religieuses, et cela, depuis quatre cents ans, à notre connaissance! Et depuis quatre cents ans, tous les efforts tentés pour absorber cette race nomade, inutile, nuisible, qui ne rend à la société que des services fort problématiques, en retour de l'existence qu'elle en tire, tous ces efforts, dis-je, ont été inutiles!

— Je conviens avec vous, madame, dit le journaliste, que nulle race ne paraît plus indisciplinable et plus rétive à la civilisation que celle dont nous nous entretenons; mais songez que leur esprit n'a jamais reçu d'idée morale, que, méprisés partout où ils se sont montrés, la société n'est intervenue auprès d'eux que contre eux, lorsqu'il a fallu punir leurs méfaits ou réprimer des habitudes qui compromettaient la sécurité des individus et des propriétés.

— Hélas! monsieur, vous oubliez que Marie-Thérèse tenta de faire disparaître les Zigains en les incorporant à la Hongrie comme agriculteurs, en leur défendant d'habiter sous des tentes, enfin en les forçant d'envoyer leurs enfants à l'école.

— Non, madame, je m'en souviens; mais si Marie-Thérèse était un grand politique, dans l'acception impitoyable du mot, par cela même elle était un pitoyable civilisateur; pour réussir dans les tentatives de cette nature, il lui manquait le cœur, c'est-à-dire la connaissance et le respect des sentiments humains; elle n'en tenait aucun compte, et imposait par la force les mesures qui lui étaient avantageuses ou lui semblaient utiles; ces mesures étaient appliquées et maintenues militairement, et tombaient en désuétude dès que cet appui unique se lassait ou était employé à soutenir d'autres entreprises. Un jour, jour affreux pour cette race, et dont elle se souvient encore avec horreur, des charrettes escortées par des piquets de soldats apparurent simultanément sur tous les points de la Hongrie où se trouvaient les Zigains; on enleva tous les enfants, depuis ceux qu'on venait de sevrer jusqu'aux jeunes mariés encore vêtus de leurs habits de noce; le désespoir de cette malheureuse population ne se peut décrire; les parents se traînaient à terre devant les soldats, se cramponnaient aux voitures qui emportaient leurs enfants.... Repoussés à coups de bâton et de crosse de fusil; ne pouvant suivre les chariots sur lesquels on avait entassé pêle-mêle ce qu'ils ont de plus cher au monde, — leurs enfants — quelques-uns se suicidèrent immédiatement. L'emploi de ces moyens énergiques était peu fait pour convaincre les Zigains de l'excellence de la morale qu'on leur prêchait, et n'était pas de nature à leur inspirer le sentiment de la supériorité des institutions qu'on voulait leur imposer; cet acte de violence demeura stérile, et malgré les édits de Marie-Thérèse et de Joseph II, il y a toujours des Zigains, c'est-à-dire qu'ils sont toujours nomades, voleurs, corrompus à un tel degré, que l'imagination se refuse à l'admettre; mais on peut ajouter que des moyens sérieux, réellement religieux, n'ont jamais été appliqués avec suite à l'éducation de ce peuple; tous les efforts tentés jusqu'ici sont venus se briser contre l'incroyable force d'inertie que possèdent ces organisations lâches et viles, qu'il s'agirait de transformer en persévérant dans ce travail durant plusieurs générations; malheureusement il est difficile de trouver plusieurs

générations d'hommes s'appliquant à une œuvre qu'ils n'auront pas la gloire de terminer et qu'ils devront transmettre à d'autres à peine ébauchée. Et cependant quelle plus belle œuvre à entreprendre et comme elle serait de nature à attirer ces pieux missionnaires qui vont, à travers tous les dangers, éclairer et civiliser ces peuplades éloignées qui ignorent le vrai Dieu! C'est au cœur même des nations chrétiennes et civilisées que l'on trouve, dans la plus profonde abjection physique et morale, une peuplade que l'on évalue à un million d'âmes; d'âmes! hélas! quel terme impropre. C'est justement une âme qu'il s'agirait de restituer à ces hordes errantes qui ont pour moyens d'existence, le vol, le mensonge, la corruption, et qui vivent sans feu ni lieu, sans patrie et sans Dieu!

— Cette bassesse innée, dis-je, toute songeuse, les yeux fixés sur le camp des Zigains, ces ténèbres dans lesquelles leur sens moral est enseveli, indiquent un asservissement qui, pendant des siècles, a dû peser sur eux; les preuves morales, plus encore peut-être que les faits matériels, nous disent que ce sont bien les descendants des Parias de l'Inde que nous avons devant les yeux.

— C'est en effet l'opinion la plus vraisemblable, celle qui s'appuie sur les analogies de coutumes, de langage, de conformation physique et je vous communiquerai à ce sujet, madame, un article de la *Gazette de Vienne* de l'année 1763, que j'ai pu me procurer et qu'il me sera facile de retrouver. »

Pendant que nous causions, madame B... avait donné un ordre à son cocher; la voiture quitta la grande route et prit un chemin de traverse qui nous conduisit près du camp des Zigains; je ne m'aperçus de cette direction nouvelle qu'aux hurlements poussés par une bande démoniaque, qui entourait la voiture dès qu'elle se fut arrêtée; des enfants, noirs et presque complètement nus, de vieilles femmes hideuses, à peine couvertes de haillons, tout un monde qui semblait être évoqué de l'enfer, s'abattit sur nous comme une volée de corbeaux, en sollicitant quelque argent, dans un langage inintelligible, et avec des poses forcées; ma vue basse me préserva heureusement des aspects répugnants, mais quoique les détails me fussent épargnés, l'ensemble que je saisisais était suffisant pour dégoûter, effrayer et attrister à la fois.

Le camp se composait de tentes formées par trois perches inclinées, réunies à leur sommet et abritées par une grande couverture en laine brune, déchirée, et çà et là grossièrement rapiécée; c'est la demeure des Zigains, qu'ils emportent avec eux quand le caprice ou quelque vol trop flagrant les engage à changer de campement; un trou creusé en terre leur sert de cuisine, on l'entoure de deux ou trois pieux, auxquels on suspend la marmite, qui, avec quelques cuillers et quelques vases en bois compose tout le matériel du ménage. Un peigne grossier, en corne de buffle, fabriqué par le Zigan lui-même, sert, les jours fériés, à la toilette de toute la famille. Jamais une Zigaine ne s'occupe des soins qui incombent aux femmes de toutes les races; elle ne file et ne coud jamais; elle ne lave ni son linge ou du moins les lambeaux qui en tiennent lieu, ni même ses enfants; la misère, la malpropreté la plus hideuse lui sont aussi naturelles que la fainéantise, que le vol et la corruption qui en dérivent; elle prépare les aliments de la famille,

fume sa pipe et dort après avoir, par une industrie quelconque, apporté à la communauté quelque monnaie ou quelques objets pouvant servir aux besoins du ménage, ou bien être échangés pour de l'eau-de-vie. La mendicité et l'art de prédire l'avenir par l'inspection des lignes de la main, sont les moyens ostensibles des femmes pour aider à la subsistance de la famille; mais ces moyens servent le plus souvent de prétexte au vol, dans lequel elles excellent; elles se présentent toujours entourées de leurs nombreux enfants, et, pendant que la surveillance s'éparpille sur toute la bande, elles s'emparent avec une adresse merveilleuse de tous les objets qui se trouvent à leur portée. Elles font aussi métier de jeter des sorts et d'en délivrer; elles sont souvent appelées pour soulager quelques souffrances, et ma mère me racontait à ce sujet qu'un jour où, toute petite, j'étais en proie à des spasmes que rien ne pouvait calmer, ma bonne proposa timidement d'appeler une Zigaine, célèbre par les secrets qu'elle possédait; ma mère s'y refusa absolument; mais enfin mes cris continuaient, on avait épuisé tous les remèdes, ma bonne l'emporta, à la condition que ma mère serait présente à la visite, et qu'on ne me ferait rien prendre. La Zigaine arriva; pendant quelques moments, elle fit autour de moi certains mouvements réguliers, méthodiques. Au bout d'un quart d'heure j'étais calmée et dormais paisiblement; cette femme était évidemment en possession d'une force magnétique, qu'elle employait selon certaines traditions recueillies peut-être par sa race chez les Chaldéens, auxquels on fait remonter la connaissance du magnétisme, et transmises de générations en générations. L'on pourrait, sur leurs pratiques médicales, recueillir près des Zigains des renseignements intéressants et précieux, car ils ont conservé, par leur ignorance et leur isolement mêmes, les croyances et les connaissances de l'antiquité la plus reculée; mais il est impossible d'obtenir d'un Zigain des détails exacts sur sa race, son langage et ses institutions; méfiants à l'excès, ils gardent leurs secrets, d'abord parce qu'ils en trafiquent, puis parce qu'ils voient dans tout étranger un ennemi et un oppresseur. Les hommes sont ménétriers, orpailleurs près des rivières qui charrient l'or, et surtout forgerons; incapables d'un ouvrage de longue haleine, ils ne fabriquent que de menus objets dont le débit leur procure quelques aliments; un Zigain ne travaille que lorsqu'il ne peut prélever sur la société, par la ruse, l'escroquerie et le vol, sa subsistance et celle de sa famille; il raccommode les vieux chaudrons et va avec une forge portative demander de l'ouvrage de porte en porte; une pierre lui sert d'enclume, deux soufflets, deux pincettes, une lime, un étai, un marteau, grossièrement fabriqués par lui, sont les outils dont il se sert; il forge assis à terre, les jambes croisées, tandis que la femme et les enfants, quand ils sont assez forts, font mouvoir les soufflets.

Nous étions descendus de voiture sur la proposition de madame B... pour faire à pied le tour du campement des Zigains. Si nous n'avions été protégés par la proximité de la ville, par la compagnie du journaliste, et par la présence du cocher et d'un domestique, cette fantaisie n'eût peut-être pas été fort prudente, car l'on sait que, pour voler, les Zigains ne reculent guère devant le meurtre.

On venait de procéder aux cérémonies très-som-

maires qui constituent chez eux un mariage. Toute cette horde à cheveux noirs, épais, frisés sans être crépus, à figure basanée, sur laquelle tranchent des dents d'une blancheur éclatante, buvait et dansait autour de ses feux; la profonde démoralisation de ce peuple lui fait considérer le mariage non comme un acte sérieux, religieux ou civil, mais seulement comme une occasion de se réjouir, et enfin comme une formalité nécessaire pour n'être point considéré par les autres peuples comme une race inférieure. Le marié avait réussi à se procurer une vieille tunique hongroise, à peu près en lambeaux, mais cette tunique était rouge et cette couleur a tant de charme pour les Zigains, que tous les assistants le considéraient avec autant d'admiration que d'envie; il avait, pour comble de splendeur, des bottines jaunes garnies d'éperons en cuivre, et ce luxe inouï l'occupait tellement, qu'il regardait bien plus fréquemment sa toilette que sa femme; celle-ci pouvait avoir douze à treize ans, elle était charmante avec ses grands yeux noirs, ses joues brunes et roses, ses longues nattes de cheveux tournées en diadème autour de sa tête et sa pivoine sur l'oreille. Une robe en mérinos amaranthe, trop large et trop longue pour elle, l'enveloppait depuis le cou jusqu'aux pieds. Les Zigains n'ont pas de costume particulier; ils prennent les vêtements du pays où ils se trouvent, comme ils en prennent la religion; mais les couleurs éclatantes, les oripeaux, les verroteries les séduisent à tout âge. Les nouveaux époux dansaient ensemble l'une de ces danses hongroises à mouvements désordonnés et extravagants; l'orchestre était naturellement recruté dans leur horde, l'un des principaux métiers exercés par les Zigains étant celui de ménétrier. Ils forment des bandes nomades de musiciens, et une certaine facilité naturelle leur fait retenir et exécuter les airs populaires et nationaux des pays qu'ils habitent. On dit qu'il s'est trouvé parmi eux des individus qui, ayant reçu une sérieuse éducation musicale, sont devenus de bons artistes, et l'on cite entre autres un certain Michaly qui était célèbre en Allemagne au dix-huitième siècle; il est certain qu'ils retiennent facilement une mélodie courte et bien accusée; mais on ne peut, quand on les a fréquemment entendus, accepter sans réclamations les assertions de quelques écrivains plus désireux de douer les Zigains d'une faculté brillante que de prouver quelque discernement musical. La poésie est une belle chose, mais il ne faut pas en abuser aux dépens de la vérité; or, jamais un Zigain ne pourra retenir un morceau dont l'harmonie soit compliquée; tout ce qui, dans les données musicales, s'écarte de l'ordre des sentiments les plus primitifs, tout ce qui n'accuse pas sans détour une gaieté grossière ou bien une tendre langueur, tout ce qui n'est point purement mélodique ne sera jamais compris et rendu par lui. Accorder aux Zigains la faculté d'exécuter une symphonie ou un opéra du maître le plus savant et de reproduire ces œuvres tout entières après une seule audition, sans la moindre omission et avec une perfection d'exécution qui délierait l'artiste le plus habile, c'est commettre une erreur philosophique et musicale, que n'excuse point, je le répète, le désir de poétiser cette race. J'ai souvent entendu jouer par les Zigains quelques fragments de mélodies appartenant à des opéras italiens, et je dois dire que rien n'était plus bouffon que ces mélodies

travesties par eux, précédées et terminées par des ritournelles d'airs populaires, turcs, hongrois ou moldaves; ce manque absolu de goût n'était pas même racheté par une exécution passable; en fait d'art, ils ne sont pas plus avancés qu'en fait d'industrie.

La danse fut tout à coup interrompue par des cris perçants; tous les Zingains coururent aussitôt vers le point où ces cris se faisaient entendre, et nous suivîmes leur exemple; on aurait pu croire à un accident sérieux d'après les clameurs qui s'élevaient, mais nous savions que cette race a toutes les ruses de l'enfance et qu'ils ne crient jamais si fort que lorsqu'ils ont des témoins. C'était, en effet, tout simplement une discussion conjugale: un grand cercle s'était formé autour du ménage qui se disputait; la femme reprochait à son mari d'avoir accaparé et absorbé toute la portion d'eau-de-vie qui leur avait été attribuée en raison des réjouissances de l'hyménée; le mari sentait trop bien ses torts pour ne pas répondre très-durement; de là les cris de sa moitié, désireuse d'exciter la commisération générale et peut-être de se faire donner un supplément de ration; la querelle avait attiré d'abord toute sa couvée, qui était venue se suspendre à ses haillons, puis tout le

camp était accouru, pour juger le différend; malgré ses efforts pour donner aux débats une couleur dramatique, la Zigaïne voyait qu'au lieu de prendre ses cris en considération on riait autour d'elle; sérieusement exaspérée alors par son insuccès, elle employa le singulier mode de vengeance de sa race: elle saisit l'un de ses enfants, le prit par les pieds, et elle se mit à frapper son mari, avec cette masse vivante et hurlante. Cet expédient est souverain, il termine d'habitude la querelle, car le père se sauve afin d'abrégier le supplice de son enfant, et le champ de bataille reste à ces Médées burlesques, qui se vengent sur le père des torts du mari. La solution accoutumée de ces débats conjugaux se produisit encore cette fois: le mari coupable s'esquiva, la foule se dissipa en riant, tandis que la Zigaïne regagnait sa hutte comme une louve furieuse, suivie par tous ses enfants, pleurant et criant, moins par l'effroi de la scène tragi-comique qui venait de se passer, que par le désir instinctif qui les porte à essayer d'occuper et d'apitoyer les assistants le plus longtemps possible.

EMMELINE RAYMOND.

(La suite à un autre numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE DE FRANCE

Par M^{me} la comtesse DROHOJOWSKA (1).

Les travaux historiques occupent une grande place dans la littérature contemporaine et dans les études de la jeunesse. Le temps est loin où les jeunes gens, dans les institutions publiques les plus distinguées, n'apprenaient guère autre chose que le latin, le grec et l'algèbre; où les jeunes filles bornaient tout leur savoir à une connaissance plus ou moins profonde de la langue française. Le cadre s'est élargi, et l'on a senti la nécessité de donner à de jeunes esprits une nourriture à la fois plus attrayante et plus solide. L'histoire, l'histoire nationale surtout, mieux connue, étudiée à ses vraies sources, a pris dans les études la part qui lui revenait si justement, et il est désormais aussi honteux d'ignorer les grandes pages de l'histoire de France, que d'ignorer les premiers principes de la grammaire.

L'histoire, lorsqu'elle ne se borne pas à des dates arides, à des noms qui ne représentent rien, est une des études les plus attachantes que l'on puisse offrir

à la jeunesse: elle est revêtue, surtout dans les âges lointains, d'une mâle poésie; ses drames sont plus romanesques que le roman, et, pour un esprit sérieux, les plus hautes leçons de morale peuvent découler de la vie des peuples et des rois. Que de majesté dans l'histoire du peuple de Dieu! Que de fière énergie dans l'histoire de ces petites villes de la Grèce, qui ont rempli le monde de leur renommée! Quelles admirables leçons sur la marche de la Providence ici-bas on peut puiser dans l'histoire de Rome, Rome à qui l'univers fut donné afin de préparer les voies de l'Evangile! « Nous tirons deux fruits de l'histoire, » écrivait Bossuet au Souverain Pontife Innocent XI: « le premier est de faire voir tout ensemble l'autorité » et la sainteté de la Religion par sa propre stabilité » et sa durée perpétuelle; le second est que, connaissant ce qui a causé la ruine de chaque empire, nous » pouvons, sur leur exemple, trouver les moyens de » soutenir les États, si fragiles de leur nature, sans » toutefois oublier que ces soutiens mêmes sont sujets » à la loi commune de la mortalité qui est attachée » aux choses humaines, et qu'il faut porter plus haut » ses espérances. »

L'histoire nationale, qui nous retrace les idées, les sentiments, les gloires et les souffrances de nos pères, a pour nous un intérêt de famille qu'il n'est besoin que de signaler. Il est bon de connaître l'histoire de sa propre race, celle de sa ville, celle de sa province

(1) Un très-beau volume, chez Sarlit, éditeur, rue Saint-Sulpice, 25, Paris.

et celle de son pays, car à tous ces noms se rattachent nos plus chers souvenirs. Connaître à fond cette belle histoire de la patrie n'est pas chose difficile pour ceux qui possèdent des loisirs et le goût de l'étude; car, depuis quarante ans, les ouvrages, puisés aux sources originales, ont abondé, et les points les plus obscurs de nos annales se sont trouvés éclaircis; mais peut-être pourrait-on désirer encore quelque chose de plus dans les abrégés destinés à l'adolescence: on leur voudrait plus d'intérêt et plus de mouvement. Le livre que nous annonçons et qui est dû à une plume bien connue de la jeunesse, nous paraît réunir d'heureuses qualités. Madame Drohojowska a emprunté aux écrivains contemporains leurs recherches curieuses, leurs détails pittoresques, mais elle a su les dépouiller de l'esprit de parti et de préjugé qui, trop souvent, obscurcit les jugements que les Thierry, les Henri Martin, les Michelet, ont porté sur les hommes et les événements de l'histoire de France. Son livre est tout à fait chrétien et digne, par conséquent, de la chrétienne jeunesse à laquelle il est offert.

Édité avec luxe, enrichi de douze beaux dessins à deux teintes, ce volume, d'une lecture attrayante et utile, peut servir de cadeau d'étranges, et il occupera une place distinguée dans la bibliothèque de la jeune

filles qui recevra ce présent durable et d'un choix intelligent.

LA FEUILLE DE COUDRIER

Par J. T. de SAINT-GERMAIN (1).

Déjà, nous avons rendu compte de deux volumes de cette petite et charmante bibliothèque: *Pour une épingle* et *Mignon* sont les sœurs aînées de la jolie Nouvelle que nous annonçons aujourd'hui. C'est un rien, mais un rien plein d'âme et de fraîcheur, et dans cette petite feuille de coudrier il y a plus de poésie que dans les nombreuses pages de beaucoup de gros livres. Nous n'analyserons pas cette bluette, ce serait lui ravir son charme; nous nous bornons à la recommander à toutes nos lectrices, car les livres de M. de Saint-Germain sont écrits pour tous les âges, et chacun y trouve un mot qui sait le charmer.

M. B.

(1) Un joli petit volume, 60 centimes, chez Tardieu, 13, rue de Tournon, Paris.

SUR LA SELLETTE

On ne nous contestera pas que les Fables de La Fontaine soient un ouvrage de la plus haute portée, tant au point de vue moral qu'au point de vue littéraire; ce qui montre assez l'estime en laquelle on les tient, c'est qu'à peine la mémoire des enfants s'est-elle ouverte, on se hâte de leur en faire apprendre quelques-unes des plus faciles et des plus populaires. Ce n'est pas là ce que je blâme, Dieu merci; car bien qu'un tel aliment soit un peu fort pour ces jeunes intelligences, il en reste toujours quelque chose que le temps développe et qui porte du fruit. Mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'après ce petit travail, on ferme le livre et qu'il n'en soit plus question. Eh quoi! c'est avec ce dédain que l'on traite un livre qui est l'essence de la plus haute sagesse, jetée dans le moule du plus fin et du plus spirituel génie; un livre qui va de pair avec les magnificences de style de Corneille et de Racine; un livre dont les plus belles pages ne sont pas, certes, les plus connues; un livre, enfin, que l'on peut lire à vingt ans, mais que l'on n'a pas toujours compris à vingt-cinq ans bien sonnés!

Ce n'est pas que j'aie la prétention de changer cet ordre de choses; je conclus simplement qu'il n'y a que peu de temps que je comprends moi-même le plus grand nombre de ces fables d'un esprit si élevé et d'une forme si fine, en tant que comprendre est accepter un jugement et s'en rendre un compte exact. Mais soyons bref, et arrivons au fait dont cette petite digression est la morale.

Evodie de Sargues était une belle et bonne jeune

filles de dix-huit ans, qui venait de sortir de son couvent, au commencement des vacances, pour faire ce qu'on appelle son entrée dans le monde. Je la vois encore, le lendemain de ce grand jour, sur la terrasse favorite où madame de Sargues réunissait autour d'elle sa famille ou ses amis; assise un peu à l'écart dans ce cercle intime, avec sa robe blanche des sorties, sa guimpe unie et ses noirs bandeaux lisses dont la main du coiffeur n'avait pas encore écarté la ligne pure et régulière. Je la vois se levant, courant de fleur en fleur avec le papillon, curieuse de voir, d'entendre, avide d'aspirer; étourdie par tous ces bruits nouveaux, étonnée de tout ce que la vie lui apprenait, — enfant sortant de ses lisières, — jeune oiseau qui sentait ses ailes devant l'espace et la liberté!

Qu'Evodie sût encore une ligne de son La Fontaine, je n'en jurerais pas. Peut-être à vingt-cinq ou trente ans, au spectacle de quelque bonne dupe adroitement trompée par un ingénieux fripon, se souviendra-t-elle qu'il est question quelque part d'un honnête corbeau et de son fromage convoité par un habile renard; peut-être, en présence de quelque ingratitude éclatante, le souvenir de *la Lice et de sa compagne*, aura-t-il traversé son imagination. Enfin, devant les révolutions successives des royaumes et des empires, elle aura pu songer à cet apologue prophétique et charmant des *Grenouilles qui demandent un roi*.

Pour le moment, Evodie ne connaissait au monde qu'un seul moraliste, sa cousine Florence, gracieux mentor de vingt-deux ans, qui avait sur elle l'immense

supériorité de six ans d'expérience, attendu que Florence avait été produite dans le monde à seize ans; aussi, aux yeux naïfs d'Evodie, toute la philosophie de la terre se trouvait-elle infuse dans cette sage personne.

Evodie n'était pas la fille de madame de Sargues : elle n'avait plus de mère. Son père, lieutenant-colonel encore en activité, l'avait confiée à sa belle-sœur, madame de Sargues, qui, de Blois qu'elle habitait, avait surveillé l'excellente et sage éducation que recevait sa nièce au couvent des Oiseaux, à Paris. Evodie avait fort bien profité des soins délicats dont elle avait été l'objet dans cette maison, durant sept à huit ans, parce que sa tante avait eu la sagesse de la faire sortir très-peu, et qu'ainsi les bruits du dehors et les images du monde n'étaient pas venus troubler le calme et la candeur de ses jeunes années, ni contrebaler les leçons qui lui étaient données. Elle rapportait dans sa famille un cœur pur, un jugement droit, une saine pitié, d'excellentes qualités et de solides vertus en germe. Elle y joignait cette ambition d'être aimable et de se faire aimer que j'appellerai comme la coquette-rie du cœur, coquetterie qui n'est pas commune; car elle relève toujours d'une nature ou d'un esprit d'élite, et dans presque toutes les figures des femmes illustres que j'ai étudiées il m'a semblé la reconnaître, comme la dernière retouche, le fini du portrait qui fond ensemble les couleurs, qui harmonise les lumières et les ombres.

Ainsi faite, Evodie ne devait pas manquer, à son retour définitif chez sa tante, d'attirer tous les regards et d'être en quelque sorte le point de mire de toute la bonne compagnie de cette belle et aristocratique ville de Blois, où, du reste, la bonne compagnie abonde, et, comme tout le monde se connaît en province, elle avait été longtemps attendue avec une impatiente curiosité. Chacun avait hâte de la voir, de la juger, et jusque-là chacun la voyait et la jugeait à sa manière. Nous n'oserions pas dire que les dispositions de tout ce monde à son égard fussent exclusivement bienveillantes. Madame de Sargues était hautaine; elle avait beaucoup d'ennemis, et la beauté d'Evodie, ce qu'on appelait les splendeurs de son éducation, enfin la fermeté courageuse qui avait soutenu madame de Sargues dans la résolution de se priver de sa nièce jusqu'à ce que les bonnes religieuses eussent terminé leur tâche, tout cela ensemble avait bien fait quelques jaloux. Le vrai mobile de cette curiosité était donc plus généralement la malignité que la bienveillance. On s'attendait évidemment à voir un prodige; on voulait une merveille!

Or, rien ne pouvait être plus défavorable à Evodie. Quand on a été précédé en quelque lieu par un extravagant élogé, ou qu'on y est attendu par de telles exigences, certes, tout parfait qu'on soit, on sera toujours au-dessous de ce qu'il faudrait être. En ce sens, il vaudrait mieux se faire annoncer par des ennemis.

Arrivée depuis quelques jours, Evodie n'avait cependant encore vu personne, sinon quelques parents, habitués de la maison, savoir : un grand-oncle et sa fille Florence; deux jeunes tantes et leurs maris. Ces premiers jours de réunion s'étaient passés uniquement dans l'intimité étroite de la famille. On était resté aux environs de Blois, où madame de Sargues possédait une belle habitation; et la plus grande partie de ce temps avait été remplie par les dispositions à prendre

pour la toilette d'Evodie. Madame de Sargues, était fière de sa nièce qu'elle aimait comme une fille. Elle cherchait à l'embellir raisonnablement, à faire ressortir aux yeux sévères qui s'allaient fixer sur elle toutes ses grâces candides; à la faire, en un mot, aussi digne d'admiration que cela était possible. Néanmoins, comme elle avait été elle-même fort bien élevée, son orgueil de tutrice et de tante ne lui faisait rien oublier du goût et des convenances les plus strictes; elle sentait à merveille la délicate transition qu'il y avait à observer dans ce passage d'une vie presque austère à la vie mondaine. Et comme le goût se trahit surtout dans les petits détails, elle avait réglé elle-même jusqu'aux moindres garnitures et colifichets qui se rattachaient à la toilette de sa nièce. Evodie était un peu plus élégante qu'une pensionnaire, et cependant elle était bien loin de l'ampleur et de la recherche qu'égalait dans sa mise et dans son maintien sa cousine Florence. Elle était plus loin encore de l'imperturbable aplomb qu'avaient donné à sa cousine ses six ans d'expérience, et le contact continu du monde.

Le jour même de la rentrée d'Evodie, Florence, fière du poids que lui donnait auprès de sa cousine tant d'avantages réunis, l'avait prise sous sa protection; elle l'initiait à tous les bruits de la ville; lui faisait l'état des principales fortunes, le programme des noms les plus considérables; lui indiquait le degré de vénération auquel chacun avait droit. Bref, c'était une éducation à faire, à son sens, et ceci était un soin qui la regardait. Evodie se laissait dire, écoutait avidement et croyait sur parole. C'est un titre si imposant, pour une pensionnaire, que vingt-deux ans d'âge et six ans d'expérience!

« Ma chère, vint dire un matin Florence à sa cousine, qui herborisait tranquillement dans un coin du petit bois, nos triomphes vont commencer : ma tante va frapper les grands coups; après-demain les premières présentations, et c'est la comtesse de Presles qui est en tête du chapitre. Attention, ma belle; tiens-toi droite : il nous faut au moins deux jours d'étude pour celle-là. En attendant, prépare-toi à recevoir aujourd'hui la femme du préfet, qui s'est fait annoncer pour cette après-midi. Quant à elle, c'est une grande bavarde que je ne peux souffrir; elle a toujours l'air de vous écraser de tout le poids de sa lourde personne et de sa préfecture; aussi ne faut-il être avec elle qu'à demi polie, et lui ménager beaucoup la considération et les honneurs; autrement, elle prendrait tout, et il ne resterait rien pour les autres. »

Ce disant, Florence avait pris ses grands airs et une telle attitude d'importance, qu'Evodie en demeura éblouie. Un paquet de myosotis sauvages et de bruyère blanche qu'elle tenait s'échappa de sa main; elle ne retrouvait pas dans ce langage si aisé de sa cousine ces maximes de douce retenue et de politesse bienveillante qui lui avaient été enseignées; et, bien qu'elle fût déjà un peu habituée aux théories de Florence sur le savoir-vivre de l'époque, elle ne s'expliquait pas une si évidente contradiction. Elle finit par conclure que les bonnes religieuses vivant recluses et constamment en face de Dieu et du devoir, devaient être un peu arriérées dans ce genre de matières, et que si leur autorité était incontestable dans les hautes et sérieuses questions de la vie, elle pouvait bien l'être un peu moins dans tout ce qui avait trait aux choses du siècle et à ses pompes en particulier. Florence en devait

savoir bien autrement long qu'elles sur cet article.

« Ma pauvre Evodie, avec tes grands yeux étonnés, tu me sembles toujours comme un enfant qui se prépare à faire son premier pas, et qui suit dans les yeux de sa nourrice les recommandations qu'elle lui prodigue. Oh! ma chère, c'est que ce n'est pas peu de chose qu'un début dans le monde; il faut faire des envieux, des admirateurs, des jaloux sur son passage, et en même temps être bien avec tous ces gens-là : c'est le *nec plus ultra* de l'art. Et, d'abord, j'espère que tu vas tenir tes bras en dehors, et non pas attachés le long de tes hanches, comme si nous étions à la classe de danse et nous nous préparions à faire des battements en effaçant les épaules. Tu es arriérée de dix ans au moins, ma pauvre amie. »

Evodie, après s'être contorsionné les bras quelque temps, finit par trouver une pause qui contenta un peu sa cousine. Elle ressemblait assez à un porte-manteau, et son aimable gaucherie valait infiniment mieux que tout cela; d'ailleurs, à seize ans, il y a tant de grâce à être gauche!

« Tu ferais bien aussi, dit Florence, de tenir tes mains libres, et non croisées ou pendantes comme si tu étais une pauvre campagnarde qui eût tenu toute la journée le fuseau ou la cercelette, et que tu ne susses pas trop qu'en faire. Comment cette stupide Rosalie n'a-t-elle pas encore essayé dans ta coiffure des bandeaux roulés?

— Notre tante ne le veut pas; elle m'aime avec mes bandeaux simples, et elle m'a ordonné de porter cette coiffure encore quelque temps.

— Cela ne m'étonne pas; madame de Sargues est quelquefois bizarre. Soit. Il y a mille observations utiles, mille bons conseils que je puis te donner et qu'elle ne soupçonne guère. Nous autres, Parisiennes, nous vivons plus vite en huit jours que tout votre Blaisois en un siècle. Profite de notre expérience. Aussi bien, ce ne sera peut-être plus pour longtemps; mon père sera bientôt rappelé à Paris par ses fonctions aux finances. Nous attendons tous les jours un ordre, et nos malles sont toujours prêtes; mais je compte que nous aurons encore assez de temps devant nous pour que je puisse l'assister de mes conseils dans cette circonstance délicate, et conduire un peu tes premiers pas. Une chose me rassure à ton égard, c'est que ta tante jugera sans doute convenable de me mener avec elle et toi partout où elle te présentera. Je connais toute sa société, et un visage familial fait toujours bien à côté d'un visage qu'on ne connaît pas. Cela t'ôtera un peu de ta timidité et te donnera du courage, n'est-il pas vrai?»

Evodie ne sut qu'embrasser son amie pour lui témoigner sa reconnaissance. Florence lui prit le bras, et elles s'éloignèrent par une belle allée qui traversait le bois, et où elles purent causer tout à leur aise.

« Traitons de choses sérieuses, maintenant, dit Florence. Ma chère Evodie, tu as une dot brillante; une fortune considérable te revient du côté de ta mère. Cela est connu. Il va donc falloir songer au mariage; car les partis vont pleuvoir à tes pieds, et il ne doit pas manquer de maris dans ce grand trou que l'on appelle la ville de Blois. Je te plains, ma pauvre enfant! que de sots compliments, que de gauches galanteries, que de fadaïses de tout genre tu vas être obligée d'avaler! C'est une contrariété que je n'ai pas eue, Dieu merci. Je n'ai que 50,000 fr. de dot, et mainte-

nant c'est de la pauvreté; mais toujours est-on à l'abri de tous ces bourdonnements-là : c'est au moins le bénéfice de la situation. »

Ici Florence soupira.

« Madame de Sargues a déjà songé à ton établissement, j'en suis sûre, continua-t-elle; et je crois avoir découvert le dessous des cartes. Il est certain du moins qu'elle te destine un de ces deux partis : à savoir, le fils aîné de madame la *Préfète*, ou le baron Gentil d'Aulnette, fils de sa meilleure amie; c'est pourtant le reversi qui les a si bien liés. Entre nous, je ne te conseille pas de t'inquiéter du tout du fils de madame la *Préfète* : il est bête et pédant comme sa mère; sans compter qu'ils ne font tous deux que parler chevaux, chiens et équipages : c'est à voir abasourdir. En voici donc un de rayé. Passons à l'autre.

— Quel autre? demanda Evodie.

— Mais l'autre, le baron d'Aulnette. Pour celui-là, je ne te donne pas de conseil; il paraît que les salons se l'arrachent : c'est un Amadis; un grand blond avec de grands yeux bleuâtres, qui fait du sentiment à la journée, et des vers au boisseau pour toutes ces dames. L'an dernier, le confiseur de ma tante s'en procura je ne sais comment, et les mit en papillotes; il vendit toute sa boutique en quelques jours, et le cher baron parla de lui intenter un procès pour avoir osé se faire son éditeur sans autorisation. Au fond, il était ravi : c'était la première publication de ses œuvres. Nous avons colporté l'anecdote à Paris en revenant, et je puis t'assurer que les cercles ont vécu huit jours là-dessus. Mais à quoi penses-tu donc?

— Je songe à mon cousin Paul de Brassac. J'avais quatorze ans lorsqu'il est venu me voir pour la dernière fois avec sa mère. Notre tante m'a dit que depuis cette époque il n'a plus quitté Blois, où le retienent les infirmités de son père et des affaires de famille.

— C'est vrai; mais comment songes-tu à ces ours-là? Ils ont horreur de tout ce qui brille : ce sont des sauvages. De plus qu'ils se sent enterrés dans leur propriété des Noyers, à huit lieues d'ici, ils n'ont bougé ni pied ni patte. Celui-là ne compte pas sur ta liste de prétendants. »

Evodie baissa la tête et ne répondit rien. Peut-être n'était-elle pas tout à fait de l'avis de Florence. Mais Florence tint bon, et elle continua :

— Tu sais, ma petite, dit-elle, qu'il y a un jeu appelé la *sellette*, lequel consiste à poser devant tout un cercle et à s'entendre dire des vérités plus ou moins agréables. Eh bien, c'est à peu près la position ou plutôt le rôle qu'on nous fait pour notre début dans le monde. Nous posons là de toutes faces; on nous examine, on nous lorgne, on nous interroge, on nous étudie; nous sommes à la question. Enfin, après que nos critiques ont fait de nous une bonne étude et nous ont envisagées, chacun à sa manière, on s'en va en laissant tomber son mot que la foule ramasse. Celui-ci nous trouve la taille bien prise et le caractère mal fait; celui-là nous trouve l'œil trop vif ou l'esprit trop lent; un autre exige de nous le don des langues; son voisin nous reproche de trop parler. Pour l'instant, c'est toi qui l'es, ma pauvre Evodie. »

Evodie écoutait sa cousine de toute son âme.

« Tu penses bien, poursuivit Florence, qu'au milieu de tant de goûts divers, il doit être fort difficile de plaire à tous. Que faire donc, ma bonne amie? car

de la première impression que nous produisons dépend l'opinion qu'on aura de nous et dont on colorera toute la suite de notre vie. »

En ceci Florence ne se trompait pas. Evodie l'avait souvent entendu dire aux bonnes religieuses, qui n'avaient pas été aussi indifférentes que le croyait Florence à ce point délicat.

« Que faire ? répéta Evodie, qui suivait avec le plus vif intérêt les discours de sa cousine. Comment as-tu fait, toi ? car enfin tu plais généralement ; tu as beaucoup d'amis, et tout le monde te recherche. »

— Cela est vrai, répondit Florence en reposant un regard satisfait sur le front naïf et pur de sa cousine. »

Cela était vrai, en effet. Cependant Florence avait vingt-deux ans, un rang honorable dans le monde, une petite dot, des talents et de la grâce, et elle n'était pas encore mariée.

« Ecoute, continua Florence, j'ai de l'amitié pour toi, Evodie ; tu es une bonne fille. Avec moins de gaucherie et un peu plus d'intelligence des choses du monde, surtout avec plus de confiance en toi-même et en ton mérite, tu ferais la plus ravissante de toutes les filles à marier. Je veux t'être utile, ma chère enfant, et mettre à ton service ce que je sais du monde, grâce à la longue observation que j'en ai déjà faite. Ecoute donc. Nous avons, nous autres femmes à la mode, un secret pour plaire, un mot d'ordre que nous n'ébruitions jamais. Ce secret, le voici. Du moment où nous franchissons le seuil de notre chambre pour apparaître en quelque coin de ce vaste théâtre que l'on appelle le monde, nous cessons d'être nous-mêmes ; nous abdiquons en quelque sorte notre individualité ; nous quittons tout ce qui trahit le *moi*, tout ce qui nous appartient en propre, pour n'être plus que le reflet de tout ce qui passe auprès de nous ; il faut que le contact de tous ces caractères, de toutes ces personnalités ne trouve au nôtre rien qui les choque, rien qui les éloigne, rien qui les repousse, ou nous nous perdons. Il faut donc se dépouiller de soi-même pour revêtir quelque chose de l'aspect de toutes ces individualités ; en un mot, tu sais qu'il y a un proverbe qui dit qu'il faut hurler avec les loups. Eh bien, c'est la traduction vulgaire de notre ligne de conduite. »

— Oh ! dit Evodie avec étonnement, ceci est une doctrine singulière. Es-tu bien sûre de ce que tu dis, Florence ? »

Florence se contenta de hausser les épaules.

« Pardonne-moi, chère amie : je savais bien qu'il faut être aimable, et que pour y parvenir il faut se dépouiller du *moi* de l'égoïsme, s'oublier pour ne songer qu'à être agréable et utile au prochain. Je sais aussi que pour être poli et charitable, il ne faut pas trop tenir à son sentiment, et qu'il faut savoir s'effacer devant les exigences des autres. Mais renoncer à être soi-même ! quitter également ce qui est bon ou mauvais en nous, pour prendre indifféremment le reflet de ce qui est bon ou mauvais autour de nous, j'avoue que cela est étrange ! »

— Je m'attendais à ton étonnement, dit Florence ; cela ne devait pas manquer de te scandaliser. Tu arrives ici avec une naïveté primitive et des illusions toutes neuves. Mais, songe un peu, ma chère, à tout ce que j'ai de plus que toi d'âge et d'expérience ; songe au monde que je vois ; et puis enfin, suis-je donc si sotté et si légère que je ne mérite aucune créance ? Ce

serait le premier compliment de ce genre que j'eusse reçu.

Non, non, Florence ! ce que tu dis doit être vrai, reprit Evodie toute confuse. Il est vrai aussi que je ne sais rien du monde, et que tu y as beaucoup appris. Je veux te croire. »

Florence fut désarmée par tant d'humilité.

« Ecoute, dit elle, le mieux est de ne croire que l'expérience. Essaie seulement de mon système, et ta réputation sera désormais honorablement établie. Il est vrai que c'est une étude longue et difficile ; car il faut non seulement connaître la façon de penser et de se conduire des gens que nous fréquentons, mais encore il faut être assez habile pour deviner au premier abord le caractère de ceux que l'on ne connaît pas. Pour toi, cela est doublement difficile ; tu n'as vu ici absolument personne, puisque tu sors de ton couvent. C'est donc en ce sens que mon amitié peut t'être utile, et elle te le sera. »

— Comment donc, chère Florence ?

— Je connais parfaitement tous les gens qui composent le cercle des relations de ta tante ; du reste, ce sont presque tous gens choisis ; et dans votre province, ceux qui appartiennent à la haute société se ressemblent tous comme les grains d'un chapelet. Par exemple, tu es menacée aujourd'hui de la visite de madame la *Préfète* et du contrôle de cette redoutable personne. Tu vas te mettre à trembler de tous tes membres en son auguste présence, et c'est bien le moins ; ce qui fera que tu seras gauche, craintive, maussade, et qu'elle sortira d'ici très-assurée que tu n'es qu'une sotté ou une petite fille mal élevée. Madame la *Préfète* ne parle que chiens et équipages ; elle est vaine, frivole, luxueuse, arrogante. Si tu ne sais pas cela ou si tu ne l'as pas deviné, tu lui parleras quenouilles ou fuseaux, quand elle te parlera spectacles ou carrosses. Là où sa vanité se mettra en embuscade, tu la choqueras au lieu de la flatter ; vous tirerez chacune à hue et à dia tout le temps de la séance, et vous vous séparerez mécontentes l'une de l'autre, après vous être méconnues et offusquées une heure durant. Est-ce là ton compte ?

— Non, certes. Je veux être aimable, et plaire à tout le monde.

— Alors, étudie-la attentivement, parle dans son sens, flatte ses idées, ses goûts ; efface ton caractère, et fais-toi elle-même pendant tout le temps qu'elle sera ici. Est-elle partie, et le salon s'ouvre-t-il pour une autre, pour madame d'Aulnette, par exemple ? autre tableau ! La baronne est une bonne femme de quarante ans, qui n'a pas inventé la poudre, et qui n'a pas le droit d'être exigeante. Avec elle sois simple, naïve, gauche même si tu veux. Elle a horreur de l'esprit et de l'érudition dans les femmes. Je ne l'ai jamais entendue parler que cartes, broderies et pelotons. Tu peux traiter avec elle, sans inconvénient, de la basse-cour, de la cuisine et des domestiques. Tu paraîtras à ses yeux la première personne de Blois. D'ailleurs, je serai là, et je te donnerai le ton. Contenté-toi de m'écouter et de parler comme moi. En voici toujours deux que tu connais et que tu peux compter à l'avance pour des amies. Quant au reste, rapporte-t'en à moi. Je t'éclairerai avant chaque présentation. »

A cet endroit de leur conversation, la cloche du déjeuner sonna, et les deux jeunes filles se hâtèrent d'arriver à table. Pour la première fois, Evodie fut pen-

sive et silencieuse. Elle se répétait à elle-même la leçon de Florence. Cette doctrine était si opposée à son caractère dont la simplicité et la droiture faisaient le fond, qu'elle ne pouvait se résigner à prendre un rôle si éloigné du naturel et du sens droit et honnête qui avait été la base de son éducation. Elle ne se dissimulait nullement qu'elle allait jouer là comme une sorte de comédie. Mais elle l'avait promis à Florence; il ne lui était plus permis de reculer. Et puis, s'il n'y avait pas d'autre méthode d'être aimable, de plaire, d'être recherchée, de s'environner de sympathies et d'affection... D'ailleurs, son rôle n'était pas bien difficile. Tout se bornait à écouter sa cousine, à l'imiter, jusqu'à ce qu'elle fût elle-même parfaitement initiée au monde, à l'étude des caractères, enfin, jusqu'à ce qu'elle fût, elle aussi, en voie de devenir une femme à la mode.

Florence avait dit vrai. Madame la *Préfète* avait fait annoncer sa visite pour l'après-midi. Madame de Sargues en fit part à sa nièce et à sa petite-nièce. Elle ne dit pas autre chose à Florence, sinon qu'elle se tint prête à descendre au salon; mais elle ordonna à Évodie de s'y rendre aussitôt qu'elle serait habillée, et elle lui dicta de point en point la toilette qu'elle aurait à faire.

Florence ne put s'empêcher de trouver que cette toilette était bien simple, surtout en raison de l'importance de la personne qui était attendue, mais Madame de Sargues n'avait jamais souffert que quique ce fût vint s'immiscer dans la question délicate de la direction de sa nièce. Évodie et Florence montèrent et descendirent ensemble.

Le cœur battit bien fort à Évodie, quand le domestique, ouvrant la grande porte du salon, jeta à ses oreilles le nom pourtant très-ordinaire et très-simple de la femme du préfet; elle lança un coup d'œil à Florence, et, de ce moment, régla sur les mouvements et le ton de sa cousine ses mouvements et les réponses qu'elle mêlait à la conversation générale.

Madame la *Préfète* était en effet une omnipotente personne qui semblait porter difficilement le poids de sa suffisance; ce qui ne l'empêcha pas de faire voir à merveille que sa visite n'était autre chose qu'une amicale inquisition dont Évodie avait l'honneur d'être l'objet. Tout en l'examinant, elle se rabattit sur les matières ordinaires de tous ses discours : à savoir, la meute magnifique de son mari et ses hauts faits à la chasse, l'agrandissement de ses écuries, et ses propres triomphes aux derniers bals de la saison, ce qui était plus généralement encore sa matière favorite. Les mérites de son fils, dont elle n'épargna pas la nomenclature, vinrent naturellement trancher sur le tout. Quant à Évodie, elle fut surprenante d'entrain, d'animation; elle parvint si bien à imiter Florence et à s'élever au diapason qu'avait atteint la conversation, que Florence en était étonnée. Si l'entretien de madame la *Préfète* éveilla réellement tout à coup en elle le sentiment des vanités mondaines, ou si elle sortit assez de son caractère pour feindre jusque-là, nous ne le saurions dire; mais malgré son inexpérience, elle parla si bien luxe, toilette, frivolités de tout genre; elle laissa voir tant de goût et d'aptitudes en ce genre de matières, qu'elle étonna tout le monde, la visiteuse, sa tante et sa cousine elle-même, qui ne reconnaissait plus dans son élève du matin, la timide pensionnaire du couvent des Oiseaux.

« Bravo! lui dit-elle quand elles furent seules. Tu

as été admirable. La plus habile femme du monde ne se fût pas transformée en ingénue avec autant d'habileté que tu en as mise, toi timide pensionnaire, à t'élever à la hauteur de la situation. Si tu continues ainsi, ma chère, tu deviendras la femme la plus recherchée et la plus digne de l'être. Bravo! A madame d'Aulnette maintenant et à la comtesse de Presles. Celle-là est une pédante du premier ordre. Il n'est pas facile de lui plaire, car il faut absolument avoir de l'esprit, et cela n'est pas donné à tout le monde. Mais quand on a fait ses premières armes d'une manière aussi distinguée que toi, on n'a pas à redouter l'esprit des autres. Bravo, Évodie! Quand je pense que je t'avais prise pour une niaise!

Madame de Sargues ne dit rien à sa nièce, mais son silence était froid. Évodie ne sut trop qu'en agurer.

Le surlendemain matin, Florence et sa cousine reçurent l'ordre de se tenir prêtes à sortir après le déjeuner. On attela, et madame de Sargues, avec ses deux nièces, se rendit chez madame Gentil d'Aulnette, qui habitait à une lieue de là.

Madame Gentil d'Aulnette était baronne et riche. Tout le monde savait qu'elle était la meilleure amie de madame de Sargues, et on soupçonnait que leurs biens considérables seraient un jour réunis par un mariage combiné de longue date, disait-on, entre Évodie et le jeune baron. Madame d'Aulnette y avait songé, en effet; mais madame de Sargues n'avait rien témoigné de son sentiment là-dessus. Néanmoins cela n'empêchait pas les conjectures et les bavardages; on s'attendait à un choix prochain entre le fils de madame la *Préfète*, le jeune baron d'Aulnette et le neveu de la comtesse de Presles, qui était son fils adoptif et l'héritier de toute sa fortune. Les gloseries allaient de l'un à l'autre, et la curiosité publique se trouvait aiguillonnée au plus haut point.

La baronne d'Aulnette était Parisienne comme madame de Sargues. Elle avait épousé un des noms les plus connus et des plus estimés de la province. Elle était veuve depuis quelques années et n'habitait Blois que depuis fort peu de temps, et uniquement à cause de sa belle-mère, âgée et infirme, et de deux procès, qu'elle menait de front avec un courage et une constance héroïques. C'était une femme de mérite, malgré la nullité et la sottise de son héritier; elle montrait une simplicité qui descendait presque jusqu'à la vulgarité, et que ne rebutaient pas les détails les plus ordinaires. Aussi avait-elle uniquement la réputation d'être une excellente femme, une habile et sage maîtresse de maison, une amie sûre et obligeante. Mais tout l'éloge qu'on faisait d'elle se bornait là. Elle n'était rien de plus aux yeux du monde; et on se demandait en la voyant à quoi lui servait d'avoir été élevée à Paris et d'y avoir vécu si longtemps, comme on le savait, dans le commerce des gens de lettres et des savants les plus distingués. Madame de Sargues était peut-être la seule qui sût à quoi s'en tenir sur elle et sur sa véritable valeur, car madame d'Aulnette avait très-peu d'amis, quoique son fils fût très-répandu, et elle ne sortait et ne recevait que fort peu.

Madame de Sargues et ses nièces trouvèrent la baronne occupée à un ouvrage de grosse tapisserie. C'était une aimable et douce personne, blonde, élégante, quoique réellement fort simple, et aimable, bien que sans trop d'esprit apparent. Cependant Évodie fut

frappée de l'air d'intelligence parfaite qui liait sa tante et elle, et quoique elle se fit elle-même aussi sotte et aussi humble qu'elle pût, elle ne laissa pas de remarquer qu'à chaque instant la baronne lui offrait l'occasion de montrer de l'esprit, et de son regard scrutateur, que de temps en temps elle surprenait fixé sur elle, s'échappaient comme des lueurs, jaillissant d'un feu caché. Madame d'Aulnette ne se rabattit point comme l'avait prévu Florence sur ses domestiques, sa basse-cour et son potager. Elle parla à Evodie de son couvent, de son éducation, du monde dans lequel elle entraînait, et lui fit voir parfaitement que, sans être connue beaucoup elle-même, elle connaissait admirablement toute la ville de Blois. Vingt fois Evodie fut tentée de quitter le rôle qu'elle s'était imposé en entrant, et de se montrer ce qu'elle était. Les préventions de Florence, le ton qu'elle avait pris, ses continus coups d'œil, tout la retenait. Enfin cette longue visite arriva à sa fin, à la grande joie intime d'Evodie, qui se trouvait mal à l'aise là infiniment plus qu'en la présence de madame la *Préfète*. Elle sentait qu'on était mécontente d'elle et qu'elle l'était elle-même plus encore de sa gaucherie volontaire et de la fausse idée qu'elle avait dû laisser d'elle à la baronne.

En remontant en voiture, madame de Sargues, qui commençait à soupçonner l'influence secrète de Florence, regarda sa nièce fixement, et lui dit :

« Vous avez été bien sotte ce matin, Evodie. A quoi donc pensiez-vous ? Nous allons demain chez madame de Presles. J'ose espérer que vous serez plus heureusement disposée, n'est-il pas vrai ? »

Evodie baissa la tête, et regarda Florence à la dérobée.

« Ma chère, lui dit Florence quand elles furent seules toutes les deux, je ne sais ce qu'a notre tante, elle est sûrement de bien mauvaise humeur. Tu as été parfaitement convenable avec madame d'Aulnette. D'ailleurs on est toujours assez bien pour cette femme-là.

— Tu la crois sotte, Florence ?

— Je la crois, dis-tu ? le mot est joli !

— Et si tu t'étais trompée ? si elle-même trompait ta perspicacité ?

— Est-ce que madame d'Aulnette est capable de tromper personne en ces matières ?

— Je ne sais. Je crois voir qu'elle ne se montre pas ce qu'elle est.

— En ce cas, elle a tort, le travestissement ne lui va pas. Écoute : nous allons demain chez la comtesse de Presles ; plains-lui, c'est l'essentiel. Je te l'ai dit, c'est une femme d'esprit, et peut-être serait-elle enchantée de trouver à qui parler. L'esprit n'est pas commun dans ces parages. Ta tante t'a permis d'en avoir avec elle. Aies-en et tant que tu voudras. Madame de Presles est la chronique de la ville. Demain tout le monde saura ce que tu vaux. Je ne m'étonne pas que notre tante ait attaché tant d'importance à cette présentation. »

La comtesse de Presles était en effet une femme du plus haut poids par son rang et par la position qu'occupait à Blois le comte, son mari. Ses salons réunissaient la plus brillante compagnie, et il ne passait à Blois aucun talent littéraire ou artistique qui ne vint à elle comme à une protectrice ou comme à une amie. Mais elle était plutôt un bel-esprit qu'une femme d'esprit. Elle en faisait étalage au lieu d'en faire usage.

Lorsque ces dames entrèrent chez elle, madame de Presles était occupée à faire lire à une femme de ses

amies des vers de dédicace que lui avait adressés un jeune débutant.

« Bonjour, chères belles, dit-elle en interrompant la lectrice. Nous nous délectons ici dans l'ambrosie que nous verse à pleins bords un fils d'Apollon. Vous plairait-il d'en approcher un instant vos lèvres ? »

Sur l'assentiment de madame de Sargues, la comtesse fit continuer la lecture. C'était le plus élégant pathos qu'eût produit jusqu'ici l'univers lettré. Inutile de dire que, sincères ou non, le couplet récolta les applaudissements les plus unanimes. C'était jour de réception pour les seuls amis intimes, et le cercle s'augmenta bientôt de quelques gens privilégiés. La comtesse, suivant son habitude, fit assaut d'esprit, et, comme toujours, la réputation du prochain en pâtît bien un peu. Les nouvelles littéraires et artistiques de Paris, la chronique de la ville, un peu de politique, firent les frais de la conversation. La comtesse avait à un haut degré cet art de savoir donner en quelque sorte une âme à son cercle. Chacun trouvait à y placer son mot, même ceux dont on attendait le moins ; car c'est le privilège de quelques gens d'esprit d'en savoir communiquer à ceux qui n'en ont pas. Elle trouva moyen de donner à parler à Evodie elle-même, malgré le rang très-inférieur que devait occuper la jeune fille parmi ces visiteurs tous gens sérieux ou visant à l'esprit ; et comme son attention fut immédiatement éveillée sur elle, elle la prit à partie et la fit approcher pour la juger de plus près. Evodie fut plus qu'elle-même dans ce court examen. Suivit-elle de point en point les instructions de Florence, ou son amour-propre piqué surexcita-t-il assez au service de sa vanité toutes ses facultés ? Toujours est-il qu'elle absorba presque à elle seule l'attention de madame de Presles, à ce point que, ne pouvant sur l'heure étudier à fond les aptitudes de la jeune pensionnaire, elle proposa des bouts-rimés, ce qui était, en général, un jeu littéraire assez en usage chez elle, et ce qui était aussi la pierre de touche du talent et du savoir-faire à ses yeux. C'était par le bout-rimé qu'elle jugeait à peu près tous les nouveaux-venus, ce qui faisait de son salon comme une sorte de lice, où tout le monde ne se sentait pas le goût ou la force d'entrer. C'est à cause de ce travail intellectuel, dont la comtesse exigeait assez habituellement le tribut, que Florence, dans ses excursions à Blois, avait pris en horreur les salons de madame de Presles, et qu'elle ne supportait guère plus sa précieuse personne. Bref, la comtesse s'attendait malignement à voir Evodie se récuser sur le même ton que Florence, et avouer timidement son incompétence. Aussi ne fut-elle pas peu surprise quand elle la vit bravement prendre un crayon, du papier, et se mettre en devoir d'exercer sa verve poétique, avec tout autant d'aisance que s'il se fût agi d'une composition classique, et avec infiniment moins d'embarras que les habitués les plus lettrés de ce moderne Rambouillet. Elle eut même fini l'une des premières. Les quatrains furent numérotés, jetés dans l'urne, on tira et on lut au hasard. O surprise ! le numéro 10 emporta les suffrages et fut acclamé le meilleur. C'était celui d'Evodie !

Madame de Sargues, en ramenant ses nièces chez elle, ne laissa pas voir à Evodie combien ce triomphe inattendu avait flatté son orgueil. Elle commençait à découvrir la ligne de conduite que Florence avait dictée à sa cousine ; et, malgré tout le plaisir que lui faisait le succès de sa nièce bien-aimée, elle

ne pouvait approuver toutes ces petites hypocrisies. Madame de Sargues était sincèrement l'amie du vrai. Elle voulait le vrai partout. Tout ce qui sortait de cette ligne stricte et régulière la fâchait dans les siens, et la choquait dans les autres ; en femme supérieure et bien élevée, elle était naturelle avant tout. Quant à Évodie, elle se félicitait en elle-même d'avoir si bien obéi à sa cousine, et trouvait que son système n'était pas mauvais jusque-là.

Le lendemain avait lieu chez une de ses tantes, dont la maison de campagne était voisine de celle de madame de Sargues, un grand bal dont Évodie devait être la reine, car il était donné en son honneur et à l'occasion de son retour. Toute la ville de Blois et les environs y étaient invités, c'était le moment décisif. Il fallait se montrer belle et aimable à tout prix.

La soirée fut en effet des plus splendides et des plus brillantes. Le meilleur goût avait présidé à la fête : sur la pelouse d'une vaste plate-forme bordée d'ormes et de tilleuls pendaient en festons des guirlandes de verres illuminés. Le temps était délicieux, les toilettes admirables, et Évodie apparaissant sous ces ombrages verts dans les flots de mousseline qui composaient toute sa toilette, ornée seulement de sa fraîcheur et de ses dix-huit ans, fut immédiatement l'objet de l'admiration des uns, de l'envie des autres, et le point d'observation de tous.

Après la première valse on se dispersa et, suivant la mode, on s'assit par groupes autour de petites tables dressées séparément sous les bosquets et les charmilles, ainsi qu'aux plus beaux jours de Marly et de Versailles. C'était une façon discrète et polie d'isoler un peu les uns des autres les invités, et de les mettre en liberté de causer, et de respirer à l'aise l'air embaumé du soir. Évodie était trop préoccupée pour songer à se reposer. Elle chercha quelque temps sa tante ; elle ne la trouva point. Florence avait été emportée par le flot ; sans doute elle était avec quelques femmes de ses amies à une de ces tables d'où s'échappaient à travers les rideaux de feuillage de vifs éclats de gaieté. Au milieu de tout cet entrain, de tous ces bruits, Évodie se sentit un moment le besoin d'être seule. Étourdie, suffoquée, elle commençait à éprouver cette lassitude du plaisir qui est toujours le premier salaire que nous lui payons. Elle commençait à sentir aussi que rien ne fatigue comme cette ambition inquiète et exagérée de bien faire, ces efforts d'amour-propre qui sont plutôt des mouvements de l'orgueil que des élans de bonne volonté, et elle se demandait si, après tout, se montrer telle qu'on est ne valait pas beaucoup mieux, et si le proverbe commun qui dit que le mieux est l'ennemi du bien n'était pas raisonnable en lui-même. Une sorte de mauvaise humeur la gagnait ; et bien que sa conscience ne lui reprochât rien, elle n'en recevait pas ce témoignage intime si plein de paix et de douce sécurité auquel son cœur était accoutumé. Tout à coup son nom, celui de sa tante, prononcés par des voix connues, arrivèrent jusqu'à elle ; ses pieds demeurèrent involontairement cloués au sol.

« Bah, chère madame, quand on a dix-huit ans et de la fraîcheur, on est toujours jolie, dit une voix qu'Évodie reconnut pour être celle de madame la *Préfète*, et il est juste de dire que madame de Sargues met un goût exquis à la toilette de sa nièce.

— Comme à tout ce qu'elle fait, dit une voix un peu

aiguë qui rappelait à Évodie celle de la comtesse de Presles. Cette jeune fille serait charmante si elle avait réellement l'air de sortir de son couvent. J'aime les belles choses à leur place, et les bonnes choses dans leur saison. Une pensionnaire de dix-huit ans qui vise déjà à l'esprit ne peut manquer d'être un fléau dans la suite. Elle est charmante, mais je ne voudrais point d'elle pour ma nièce.

— Vous avez raison, chère madame, rien ne gâte les meilleurs cœurs et les meilleurs jugements comme la continuelle prétention à l'esprit, ajouta sournoisement madame la *Préfète*, qui n'était point fâchée de placer là une allusion maligne à la prétendue supériorité de la comtesse. Quant à moi, ce que je trouve à blâmer en elle n'est pas l'esprit. Elle ne m'en a pas montré l'ombre. Apparemment qu'elle me l'a caché, parce qu'elle ne croyait pas trouver à qui parler. Tout ce que je puis dire, c'est que je ne voudrais, pour rien au monde, une belle-fille élevée dans vos grandes maisons de Paris. Parlez-moi de ces femmes-là pour dissiper les fortunes les mieux établies. Cette petite montre déjà des penchants ruineux. On dirait que le luxe est son élément, et si elle y va de ce train, nous verrons. Savez-vous ce que dit d'elle la baronne Gentil d'Aulnette ?

— Vous savez que la baronne ne dit jamais mot. C'est le moyen de ne pas se tromper. Ce n'est pas d'elle qu'on peut dire qu'elle parle trop, reprit la comtesse en souriant et avec une intention bien marquée.

Évodie en avait entendu assez ; elle ne se souciait point de voir l'amour propre de ces deux dames aux prises. Elle avait assez des blessures du sien. Ce fut sa première déception. Mais elle fut assez cruelle pour lui profiter sérieusement.

Cet endroit était écarté et solitaire. Évodie trouva là un banc, elle s'y laissa tomber, amèrement découragée, et bien qu'elle en rougit, elle sentit son cœur se gonfler et ses yeux se remplir de larmes. Tous ces gens étaient donc bien faux, bien exigeants, bien impossibles à contenter. Tout ce que les bonnes religieuses lui avaient dit de ce monde auquel jamais on ne fait assez de sacrifices, lui revint à l'esprit en un moment. Elle sentit qu'il fallait être soi-même, devant Dieu et devant ce monde, et que tout ce que l'on pouvait faire pour lui était de mettre à son service ce que l'on a de bon, avec l'envie de bien faire, et une volonté courageuse. Elle résolut fermement d'oublier les conseils de Florence, de se montrer ce qu'elle était, sous son meilleur côté, sans doute, mais du moins de n'être plus qu'elle-même, absolument qu'elle.

Quand elle releva la tête, ses yeux tout baignés de larmes tombèrent sur madame de Sargues, qui, debout auprès d'elle, la contemplait avec tendresse. Évodie, avec une confiance d'enfant, se jeta dans ses bras et épancha dans ce cœur dont elle était si sûre toute l'amertume qui pour la première fois avait envahi le sien.

« Je te comprends, lui dit sa tante avec une douce effusion. Je sais tout. J'étais là. J'ai tout compris, ma fille, ma chère enfant. Mais aussi comment as-tu cru que la sagesse pût habiter dans la folle tête de Florence ? Va, le bon sens et l'expérience valent encore mieux que l'esprit le plus brillant. »

Madame de Sargues, à l'aide de quelques douces paroles, eut bientôt ramené au calme et à la confiance le cœur blessé d'Évodie.

— Ma chère fille, lui dit-elle, sois simple et bonne,

et tu seras bien sûre de plaire au plus grand nombre. La bonté et la simplicité sont comme deux langues universelles : tout le monde les parle, et les êtres les plus pervers eux-mêmes ne sauraient se soustraire complètement à leur influence, parce que, sous les innombrables imperfections et les misères du cœur humain, il se trouve toujours quelque chose de généreux et de bon qui s'émeut en présence des vertus et des charmes de l'âme et de l'esprit. Console-toi d'avoir trompé sur ta véritable valeur deux femmes qui sont elles-mêmes d'un très-médiocre mérite. Tu n'as pas trompé la baronne d'Aulnette, bien que tu y aies assez tâché. La baronne n'est pas une simple bonne femme, comme tout le monde l'imagine. Seulement elle met en pratique les ressources de son charmant esprit, au lieu de s'en faire un repoussoir, comme madame de Prasles; et à ce compte, elle s'est gagné pour amis tous les ennemis de cette précieuse. Comprends-tu cela?

Quelques minutes après, madame de Sargues ramena à la fête sa nièce toute consolée. Evodie fut

charmante et d'une délicieuse aisance tout le reste de la soirée.

Le lendemain, à déjeuner, madame de Sargues annonça à Florence que son père était rappelé à Paris au plus tôt, et qu'elle eût à tout préparer pour leur départ. Elle prévint aussi Evodie qu'elles passeraient toutes deux le reste de la saison aux Noyers, chez sa tante de Brassac.

— Florence, dit madame de Sargues tandis qu'on servait le dessert, vous avez appris bien des choses à Paris, avez-vous lu par hasard les fables de La Fontaine?

— Vous vous moquez, ma tante : il y a bien longtemps.

— Trop longtemps peut-être, Florence. Est-ce que vous croyez, avec le vulgaire, que ce livre a été fait pour les enfants qui quittent le boudoir?

— Oh ! ma tante !

— Relisez-les, Florence. Je vous recommande la fable du *Meunier, son Fils et l'Âne*.

Mlle J. ARMORY DE LANGERACK.

LA COMÉDIE DE SOCIÉTÉ

PERSONNAGES.

MADAME DALBERT, veuve.

ALINE, sa fille aînée.

CORALIE, sa fille cadette.

MADAME STEPHEN, veuve, sœur de M^{me} Dalbert.

LA COMTESSE ANGELICA.

MADAME LEVRAUT.

EMMA, sa fille.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon de campagne chez M^{me} Dalbert. Un piano au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DALBERT, MADAME STÉPHEN,
MADAME LEVRAUT.

MADAME LEVRAUT. C'est donc chose convenue; ce soir, je vous amènerai la comtesse, et vous verrez! je ne vous dis que cela!

MADAME STÉPHEN. Je voudrais bien que vous nous en dissiez un peu davantage, chère madame. Je n'assistais pas au commencement de votre conversation avec ma

sœur, et je suis un peu curieuse... Qu'est-ce donc que cette comtesse, cette merveille?

MADAME DALBERT. Ah! ma sœur, je ne vous connais pas curieuse, mais je vous sais très-méfiante.

MADAME LEVRAUT. Oh! j'ai de quoi contenter la curiosité de madame et rassurer sa méfiance. La comtesse Angelica de Belfiore est une réfugiée italienne; elle appartient à une famille illustre, qui a régné à Pise, à Florence ou à Lucques, je ne sais où... Il y a des cardinaux et des papes de cette famille-là, et elle possédait une villa toute couverte de fresques de Raphaël, ni plus ni moins... C'est une princesse, mieux qu'une princesse, enfin!

MADAME STÉPHEN. Et c'est la comtesse Angelica qui vous a raconté cela?

MADAME LEVRAUT. Elle-même, ma chère dame! vous voyez que je suis bien informée... Je l'ai rencontrée chez un client de mon mari, chez le baron d'Esse... Vous savez qu'on s'amuse beaucoup chez lui; on joue la comédie, et quand je dis la comédie, j'entends aussi la tragédie, le drame et l'opéra. La *diva Angelica*, comme on l'appelait, faisait les délices de leur société; elle jouait, elle chantait avec une perfection! Figurez-vous, madame, que je l'ai vue jouer une pièce italienne... *Tancrède*... *Tancrède*...

MADAME DALBERT. *Tancrède*.

MADAME LEVRAUT. Tout juste! elle portait un casque, une épée, elle était belle comme une déesse! et dans le *Barbier de Séville*, en corset rose, en petite jupe noire, jolie, mais jolie! Elle joue la comédie en français, en italien, et toujours charmante!

MADAME DALBERT. Charmante en deux langues! et

nous l'aurons? Elle viendra augmenter notre troupe de campagne?

MADAME LEVRAUT. Puisque je vous le dis! j'ai fait connaissance avec elle, elle n'est pas fière du tout, elle est venue dîner chez nous, et même... (*Elle s'interrompt*); enfin, elle ne me refuse rien, et lorsque je lui ai proposé de jouer chez vous, il s'est trouvé qu'elle savait par cœur le rôle de madame Pinchon et qu'elle aimait passionnément la musique d'Hérold; aussi, elle a accepté tout de suite.

MADAME DALBERT. Sa complaisance me comble, et je ne sais vraiment, madame, comment vous en remercier.

MADAME LEVRAUT. A bientôt donc, je pars et je reviens avec ma *diva*, vous verrez! (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

MADAME DALBERT, MADAME STÉPHEN.

MADAME DALBERT. Madame Levraut est bien tant soit peu commune, mais il faut convenir qu'elle vient de me rendre un inappréciable service.

MADAME STÉPHEN. Et lequel donc, ma sœur?

MADAME DALBERT. Mais vous ne vous souvenez donc pas que notre représentation était manquée par l'indisposition de madame de Réval, notre première actrice; je ne savais où donner de la tête, et voilà qu'à point nommé cette bonne madame Levraut m'amène une femme distinguée, une artiste, qui rendra notre petite soirée charmante.

MADAME STÉPHEN. Mais vous ne connaissez pas le moins du monde cette comtesse Angelica.

MADAME DALBERT. Madame Levraut en répond.

MADAME STÉPHEN. Répondez-moi du répondant!... Mais qu'est-ce qui nous arrive là?

SCÈNE III.

LES MÊMES, ALINE, CORALIE, EMMA.

ALINE, s'adressant à madame Dalbert. Chère maman, vous avez bien voulu me charger de l'éducation de Coralie, mais je vous remets mes pouvoirs... je ne puis rien obtenir d'elle... Voici trois jours qu'elle n'a fait aucun devoir...

MADAME DALBERT, embarrassée. Mais...

CORALIE, pleurant. Aline me gronde toujours, maman, et pourtant, tu sais que ce n'est pas de ma faute! c'est bien ennuyeux!

MADAME STÉPHEN. Que veut-elle dire?

MADAME DALBERT. Mon Dieu! il est vrai; j'ai donné quelque occupation à cette enfant; je lui ai fait copier les rôles de nos pièces pour M. de Blain, notre souffleur...

CORALIE, essuyant ses larmes. Va, ma sœur, ne gronde plus, c'était injuste, un vrai pensum! Mon frère se plaint quand il a mille vers à copier; qu'est-ce qu'il dirait donc s'il était à ma place!

EMMA. Et moi, j'ai les doigts tout fatigués d'avoir fait des guirlandes de feuillage pour orner la salle... Enfin! quand on n'a pas un rôle brillant, quand on est réduit aux grandes utilités, il faut bien se rendre bonne à quelque chose!

MADAME DALBERT. Et toi, ma fille, je te trouve l'air fatigué; qu'as-tu?

ALINE. Il est vrai, maman, qu'en voulant chanter

mon grand air et ma partie dans le duo et le morceau d'ensemble, je me suis enrôlée... il y a des notes si hautes pour ma voix!

MADAME DALBERT. Un peu de courage, chère Aline, tout ira bien; notre soirée sera charmante; c'est le plaisir à la mode, et tu seras bien soutenue par cette brillante comtesse Angelica, que notre bonne madame Levraut va nous amener.

MADAME STÉPHEN. Je crois que les voici.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA COMTESSE ANGELICA, MADAME LEVRAUT. La comtesse est en toilette très-élégante.

MADAME LEVRAUT. Mesdames, voici mon amie, la comtesse de Belfiore, qui a bien voulu prendre part à nos amusements, et se charger d'animer le divertissement que nous donne la chère voisine.

MADAME DALBERT. Comment, madame, vous exprimer ma reconnaissance. Je sais déjà que vos talents méritent l'admiration, je vois que votre bonté est plus grande encore... Permettez-moi de vous présenter ma sœur, madame Stéphen, et mes filles, Aline et Coralie... L'aînée doit remplir un rôle dans la pièce que vous consentez à interpréter.

LA COMTESSE. Oh! mes succès, madame, seront bien pâles auprès de ceux de mademoiselle votre fille: le feu du génie brille dans ses yeux; madame Catalani, qui chantait chez moi, et qui faisait les délices de mes matinées musicales, avait cette taille, ce maintien... cela me rappelle l'Italie... C'est du soleil pour mon cœur...

MADAME LEVRAUT, bas. Hein! que vous disais-je? Ne dirait-on pas une reine au milieu de sa cour?

MADAME STÉPHEN. Comparaison fort juste; alors nous serons les satellites de cet astre...

MADAME DALBERT. Si nous commençons une répétition? Nous avons peu de temps devant nous, et pour n'être pas trop indignes du concours de la comtesse, il faut nous exercer un peu... Allons... (*Elles sortent.*)

ACTE II.

Même décor.

La scène se passe le lendemain.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALINE, seule.

Je n'ai pu dormir de la nuit... cette musique, ces bravos m'électrisaient et chassaient le sommeil. Vraiment, c'est vivre, que de représenter un personnage plein de noblesse et de charmes, de réaliser un idéal, et d'entendre les applaudissements d'une foule émue. Quand je chantais mon grand air, j'étais bien troublée; mais lorsqu'on m'a applaudie, je ne touchais plus terre. Si l'on pouvait toujours jouer l'opéra, que la

vie serait an imée et amusante ! Mais demain, nous reprendrons notre train ordinaire, des leçons à Coralie, un peu de broderie, pas mal de couture, la musique le soir, et les graves conversations de ma tante Stéphen... c'est bien terre à terre !... Cette musique est ravissante... *(Elle va vers le piano, fait quelques accords en fredonnant.)*

S

LA MÊME, LA COMTESSE ANGELICA.

LA COMTESSE. Je vous dérange, chère enfant ? Vous exercez cette belle voix qui nous a tenus sous le charme, hier soir ?

ALINE. Oui, j'essayais cette musique nouvelle.... j'aime tant le chant, je voudrais chanter toujours !

LA COMTESSE. Dans votre position, la musique n'est qu'un accessoire que l'on abandonne bientôt. Le ménage, les lessives et les confitures font oublier les nobles jouissances de l'art.

ALINE. En est-il, cependant, de plus enivrantes ! Interpréter la musique de Rossini, les vers de Racine, faire partager aux autres l'émotion qu'on éprouve, quelle lésinée !

LA COMTESSE. Cette destinée est celle des cantatrices, de ces belles muses qui n'ont d'autre occupation que l'art, qui provoquent chez tout un peuple les plus nobles émotions, et qui vivent de musique, de chants et de louanges.

ALINE. *d'un air pensif.* C'est un sort qui semble bien heureux, mais sont-elles honorées, estimées ?

LA COMTESSE. Certes, leur beauté, leur talent les fait adorer, et leur vertu est respectée plus que celle des femmes du monde... Je pourrais vous citer des exemples qui vous étonneraient, et qui vous prouveraient qu'une artiste, une femme de théâtre, comme on dit, peut être environnée tout à la fois d'hommages et de respects. Mais à quoi bon vous parler de cela ? Votre vie à vous, mademoiselle, est ailleurs... Vous vous marierez..

ALINE. *naïvement.* Je suis déjà fiancée à mon cousin René, le fils de madame Stéphen. Il doit acheter l'étude de M. Levraut, de sorte que nous ne quitterons pas la mère, nous serons ses plus proches voisins.

LA COMTESSE. Je vous en félicite, mademoiselle. Vous avez devant vous une existence semée de petits bonheurs champêtres, de petites joies de pot-au-feu, qui auront bien leur prix... J'aurais peut-être rêvé autre chose pour vous, si belle, si spirituelle, si profondément triste... Mais, enfin ! ce n'est qu'un rêve, autant en emporte le vent !

ALINE. Dites toujours. J'adore les jolis rêves.

LA COMTESSE. Eh bien ! je vous voyais, débarrassée de cette vie de province, de ces soins vulgaires, la petite sœur à élever, les domestiques à dresser, les bas à raccommoder ; je vous voyais, dis-je, belle sous la couronne de chêne de Norma, ou sous le voile de fiancée de Lucie ; juive ou Suisse et toujours vous-même, tenant l'auditoire le plus distingué de France suspendu à vos lèvres ; élevant l'art par la manière dont vous l'auriez su comprendre, régnant à la scène, régnant dans les salons, belle enfin, riche, heureuse, enviable entre toutes...

ALINE. Ah ! madame la comtesse ; quel rêve !

LA COMTESSE. Vous en feriez promptement une réalité, avec un peu d'énergie pour vous arracher au sort dont vous êtes menacée, et quelques mois de leçons... je me chargerais de votre avenir...

ALINE. Vous me troublez ! Vous voyez clair dans mon âme... je pensais à tout cela, mais je n'osais l'exprimer tout haut...

LA COMTESSE. Venez au jardin, nous causerons. *(Elles sortent d'un côté. Madame Dalbert et madame Stéphen entrent de l'autre.)*

SCÈNE III.

MADAME DALBERT, MADAME STÉPHEN.

MADAME DALBERT. Convenez, ma sœur, que notre soirée d'hier était bien jolie ! Tout a réussi, le théâtre était bien disposé, l'orchestre excellent ; la comtesse Angelica a chanté vraiment comme un ange ; Aline, vanité maternelle à part, était bien gentille, et toute notre troupe avait droit aux éloges plutôt qu'à l'indulgence du public. J'étais enchantée ; vous seule, mon amie, sembliez soucieuse.

MADAME STÉPHEN. Il est vrai, et je ne saurais vous le dissimuler ; ce goût pour les représentations théâtrales qui s'est emparé de vous, ma sœur, m'inquiète et me trouble.

MADAME DALBERT. Mais je suis l'exemple général. Voyez donc, au château des Prés, on joue des proverbes ; chez madame d'Esse, on joue, comme chez moi, l'opéra et le vaudeville ; chez notre voisin, le banquier, c'est Molière qui a la vogue ; il n'y a pas jusqu'aux plus petits merciers du bourg qui ne jouent des charades, et le boudier donne des concerts. Pourquoi ferais-je autrement que les autres ? Je ne prétends pas à plus de sagesse et de raison que mon prochain.

MADAME STÉPHEN. J'ignore ce qui se passe ailleurs, mais je remarque les résultats de ce goût bizarre, chez vous, ma sœur, ma meilleure amie. Oserai-je les mettre sous vos yeux ? Voyez : votre intérieur jadis si paisible, est désorganisé ; l'ordre si parfait et si digne qui existait chez vous est détruit ; votre maison est remplie d'étrangers, excellents acteurs, peut-être, mais qu'autrefois vous n'auriez pas choisis pour en faire votre société intime. Vos domestiques, ne sachant à qui entendre, négligent leurs devoirs ; Coralie est laissée à elle-même, parmi ce tumulte d'instruments, de répétitions, de rendez-vous avec le peintre, le chef d'orchestre ou le souffleur. Que vous dirai-je d'Aline ? Que deviendront, avec ces habitudes de théâtre, la modestie, la candeur, la pitié qui la rendent si aimable ?

MADAME DALBERT. Nous n'avons pourtant pas à nous plaindre de cette pauvre enfant, ma sœur !

MADAME STÉPHEN. Non, pas encore, mais que de symptômes ! Un amour de la toilette qui croît tous les jours ; une vanité inquiète, sans cesse à l'affût des louanges ; le dégoût des plaisirs simples, des occupations de ménage, et puis ces airs rêveurs, que sais-je, enfin ? tout ce qui peut inquiéter une mère, et vous savez que j'en ai les sentiments pour Aline, la future femme de mon fils. Je vous parlais tout à l'heure de la société un peu mélangée à laquelle vous condamnez un plaisir dont les éléments sont difficiles à rassembler ; et à propos de cela, que pensez-vous de cette

princesse d'Alfarache, de cette comtesse Angelica dont madame Levraut vous a affublée?

MADAME DALBERT. Elle me semble aimable, elle chante divinement.

MADAME STÉPHEN. Je vous la donne pour sirène et cigale, mais je suis pour elle Ulysse et fourmi. Croyez-vous à ce qu'elle raconte de sa naissance, de ses oncles les cardinaux et des palais peints par Raphaël? Son assurance, mêlée d'obséquiosité, n'a-t-elle rien qui vous mette en défiance? Pour moi, son caractère et ses diamants me semblent également faux. Je ne lui accorde que la beauté de son teint; encore se peut-il que si elle ne le doit pas au parfumeur, c'est qu'elle l'a payé.

MADAME DALBERT. Vous êtes sévère, ma sœur.

MADAME STÉPHEN. Je crains de ne l'être pas assez : quand je vois Aline causer là-bas avec cette belle Angélique, je voudrais avoir votre autorité, je sais bien ce que j'en ferais!

MADAME DALBERT. Vous êtes trop vive, ma sœur.

MADAME STÉPHEN. Et vous trop crédule. (*Elles sortent en parlant avec animation.*)

ACTE III.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME LEVRAUT, EMMA.

MADAME LEVRAUT. Où étais-tu donc, Emma? je t'ai cherchée partout.

EMMA. J'étais dans le bosquet avec Aline, nous causions... Pauvre Aline!

MADAME LEVRAUT. Comment! pauvre Aline! elle est bien à plaindre, en effet! sa mère n'a d'yeux que pour elle, sa tante aussi, et elle va épouser René, un excellent jeune homme... rien de meilleur que lui... il vaut ton père, c'est tout dire! ils auront l'étude, ne sera-t-elle pas là comme une petite reine?

EMMA. C'est vrai, ma mère; mais pour être heureuse, il ne faut pas désirer autre chose que ce que l'on a. Ma pauvre amie, qui est si aimée, qui devrait être si contente, méprise maintenant ce qui faisait sa joie il y a quinze jours; elle ne rêve qu'à une chose, la gloire, comme elle dit, des actrices, des artistes, des cantatrices; elle a la tête pleine de bravos, de couronnes, de succès sous les feux du lustre... Enfin, le croiriez-vous, chère maman, elle voudrait être actrice, pour mener une vie splendide et s'entendre applaudir le soir!

MADAME LEVRAUT. Quelles billevesées me contes-tu là?

EMMA. Je vous dis la pure vérité, bonne mère, et j'en ai bien de la peine, car j'aime Aline de tout mon cœur.

MADAME LEVRAUT. Mais enfin, qui donc lui a monté la tête, elle, si modeste et si sage?

EMMA. Qui? hélas! maman, c'est madame de Belfiore. Depuis hier, elle cause sans cesse avec Aline,

elle exalte son talent, elle lui dit qu'avec sa belle voix et sa bonne grâce elle pourrait, en peu de temps, devenir célèbre et gagner énormément d'argent. Aline ne résiste pas à ces flatteries...

MADAME LEVRAUT. Madame de Belfiore! c'est ainsi qu'elle abuse de ma bonté, de ma confiance! madame Dalbert m'en voudra éternellement, l'affaire de l'achat de l'étude manquera peut-être! ah! l'intrigante! je la démasquerais.

EMMA. Comment cela, maman? vous l'avez recommandée vous-même.

MADAME LEVRAUT. Ce que j'ai fait, je puis le défaire... Tiens, le cabriolet de ton père est en bas, montons-y, et allons chez M. d'Esse, nous saurons à quoi nous en tenir sur cette belle dame. Allons, allons, ma fille, partons au plus vite. (*Elles sortent.*)

SCÈNE II.

ALINE, seule.

Ces idées me poursuivent, je ne puis les chasser de mon imagination. Quoi! ce que j'ai entrevu parfois comme un rêve serait possible! Je pourrais arriver, moi aussi, à cette vie d'enchantement et de liberté! La comtesse, cette femme si brillante, si distinguée, me l'assure, je n'aurais qu'à m'abandonner à sa direction, elle me ferait parvenir... Mais ma mère, ma bonne mère, qui se confie en moi! et ma tante, et René! ils m'aiment si sincèrement, et je les quitterais! mais ce ne serait pas pour toujours; j'aurais riche, célèbre, ils seraient fiers de moi, et je ne m'appliquerais qu'à les rendre heureux! Que faire?... la comtesse Angelica m'engage à partir avec elle, à l'accompagner à Paris, elle me présentera, elle me protégera... jamais je ne retrouverai occasion pareille. Oh! si je n'avais pas ma mère, si je ne pensais pas à sa douleur lorsqu'elle ne me retrouver plus, je courrais avec transport vers la gloire et vers la liberté... (*Elle se promène en réfléchissant et porte de temps en temps son mouchoir à ses yeux.*)

SCÈNE III.

LA MÈRE, MADAME DALBERT, MADAME STÉPHEN.

Elles s'arrêtent au fond du théâtre et regardent Aline avec attention.

MADAME DALBERT, avec émotion. Mon enfant, qu'as-tu donc?

ALINE. Mon Dieu! maman, rien!... je ne sais...

MADAME STÉPHEN. Rien, c'est la réponse ordinaire. Vous pleurez pour rien, ma pauvre Aline?

MADAME DALBERT. Chère fille, si quelque chose te chagrine, dis-le à tes deux mères. Il n'est rien que je ne fasse pour toi, et nulle part tu ne trouveras de cœurs aussi affectionnés. Parle, chère fille! tu n'effraies!

ALINE, elle ne peut parler, et sanglote en se jant dans les bras de sa mère. Ah! ma mère, si vous saviez! si je pouvais vous dire!...

MADAME STÉPHEN. Chère enfant, parlez-nous : la devise des enfants, c'est confiance, et celle des mères, indulgence!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MADAME LEVRAUT.

MADAME LEVRAUT, *très-agitée*. Si vous saviez ce que je viens d'apprendre, mesdames! l'auriez-vous jamais cru! non, j'en suis toute suffoquée...

MADAME STÉPHEN. Remettez-vous, chère madame : il n'est rien arrivé de fâcheux à M. Levraut, j'espère?

MADAME LEVRAUT. Lui! il se porte comme un chêne, Dieu merci! mais... non, je ne me le pardonnerai jamais... J'aurais dû m'en douter, cependant, quand elle m'a emprunté deux cents francs, parce que, soi-disant, ses fonds d'Italie n'arrivaient pas... et moi, je donnais dans le panneau, tête baissée... Et la pricerie, et les oncles papes et cardinaux, et les gonfaloniers, je croyais à tout cela comme au *Credo*...

MADAME STÉPHEN. Vous voulez parler de la comtesse Angelica?

MADAME LEVRAUT. Et de qui, s'il vous plaît, si ce n'est de cette intrigante! ah! j'en ai appris de belles! je sors de chez le baron d'Esse, je l'ai prié de me parler franchement, et il m'a dit : « Angelica est une très-jolie femme, excellente musicienne, que j'ai priée de venir à la campagne parce que nous n'avions pas de bonne chanteuse; nous lui passions, à cause de son talent, ses grands airs et ce titre de comtesse qui faisait rire *in petto*; elle paraissait quelquefois au salon et nous la traitions avec égards, car on en doit toujours à une femme, alors même qu'on paie ses talents, mais elle ne vivait pas dans l'intérieur de la famille : sa moralité est des plus douteuses, elle a perdu plusieurs jeunes filles bien nées, en les entraînant sur le théâtre, où elles n'ont trouvé que la misère, si ce n'est pis... »

ALINE. O mon Dieu!

MADAME LEVRAUT, *poursuivant*. « Mais, monsieur le baron, dis-je, pourquoi ne m'avez-vous pas avertie plus tôt? — Parce que j'ai cru, me répondit-il en riant, que vous vouliez vous passer la fantaisie d'un peu de musique, et que le mauvais ton, les flatteries et les fanfaronnades d'Angelica n'avaient rien de dangereux ni pour vous, ni pour mon vieil ami Levraut, ni pour mademoiselle Emma, si raisonnable et si sage. »

ALINE, *pleurant*. Plus sage, plus raisonnable que moi! Oh! maman, oh! ma tante; pourrez-vous me pardonner? ces flatteries, cet insidieux langage d'une femme méprisable m'avaient tourné la tête; je voulais... hélas! je n'ose le dire...

MADAME LEVRAUT. La pauvre petite n'ose avouer qu'elle voulait se faire actrice.

MADAME DALBERT, MADAME STÉPHEN. Est-ce possible!

ALINE, *pleurant*. Pardonnez-moi! elle me parlait de

ces femmes qui ont acquis au théâtre fortune et renommée; je désirais faire comme elles, je vois ma folie...

MADAME DALBERT. Mon enfant, calme-toi... tu es pardonnée, si tu le repens.

ALINE. Oh! maman, en doutez-vous?

MADAME LEVRAUT. Voilà la fameuse comtesse, elle arrive avec ses airs suffisants. On croirait qu'elle est cousine du roi. Fiez-vous à cela!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA COMTESSE ANGELICA.

MADAME DALBERT, *d'un ton froid*. Je suis heureuse de vous voir, madame, afin de pouvoir vous remercier de l'appui que vos talents nous ont donné. Je vous prie d'accepter ces faibles honoraires. (*Elle lui présente un billet de banque qu'Angelica accepte.*) Ma voiture va être à vos ordres pour vous reconduire jusqu'à la ville.

MADAME LEVRAUT. Prenez mon cabriolet; la Grise a le trot un peu dur, mais on m'a dit que dans les voitures d'Italie c'est toujours comme cela...

LA COMTESSE. De quel ton le prenez-vous, madame Levraut? Je suis vraiment surprise de cet accueil, si peu semblable à celui d'hier...

MADAME STÉPHEN. Rentrez en vous-même, et vous aurez l'explication de notre conduite. Les honnêtes gens sont de l'avis de la loi nouvelle, ils détestent le mensonge et les titres empruntés; une mère regarde comme son ennemie celle qui a voulu séduire sa fille... C'est assez vous dire que votre place n'est plus parmi nous. Nous avions pour madame de Belfiore les égards qu'elle semblait mériter, mais Angelica n'entre chez nous que pour monter sur les planches... Or, madame, la représentation est finie... (*Angelica se retire avec des signes de colère.*)

MADAME DALBERT, *embrassant Aline*. Mon enfant, console-toi; nous avons tous, hormis ma sœur Stéphen, quelques reproches à nous faire. Pour moi, je suis guérie du goût de la comédie...

MADAME LEVRAUT. Et moi de l'engouement pour les nouvelles connaissances.

ALINE. Et moi du désir de la célébrité, et de tout ce qui m'éloignerait de vous, mes deux mères!

MADAME STÉPHEN. Oui, plus de tréteaux, adieu les rôles, les chanteurs, les acteurs et les souffleurs. Nous nous réunirons en famille, comme autrefois, et fût-ce au dessert, nous chanterons de vieux airs : *Où peut-on être mieux?* par exemple, et nos vieux amis se joindront à nous, n'est-ce pas, madame Levraut?

« Il ne faut de comédiens qu'au théâtre. »

M^{me} BOURDON.



UNE LIONNE EN AFRIQUE

(Fin.)

XII

LA VIEILLE JUDITH.

A peine Stéphanie avait-elle descendu l'escalier, qu'une vieille femme, aux yeux brillants, à la peau noire comme l'ébène, souleva la portière et se glissa discrètement dans la chambre.

« Tes belles-sœurs vont aller au bain, dit-elle à la jolie Mauresque, qui était demeurée silencieuse et pensive ; veux-tu que je prépare aussi ta toilette ?

— C'est inutile, nourrice.

— Es-tu souffrante aujourd'hui, chère petite maîtresse ?

— Non, ma bonne Zulmé.

— Alors, pourquoi ne vas-tu pas au bain, puisque tu en as la permission ? Y a-t-il rien de plus amusant au monde ? On montre aux autres femmes ses riches habits, on raconte les histoires de la ville, on apprend toutes sortes de nouvelles.

— Je ne tiens pas à les savoir. »

Zulmé jeta sur sa maîtresse un regard de surprise.

« Comme je te trouve changée depuis quelques jours ! dit-elle ; te voilà devenue triste, comme l'était ta pauvre mère ; que puis-je faire pour t'amuser ?

— Rien, ma bonne nourrice, » dit Yamouna en lui tendant la main.

La négresse prit cette main qu'elle baisa avec affection, et considérant la jeune fille avec attendrissement :

« Oui, tu es belle, Yamouna, mais tu as maigri cependant ; heureusement que je sais le moyen de l'engraisser de nouveau, je préparerai tout ce qu'il faut pour cela ; dès demain, tu prendras une cuillerée de mon breuvage, et nous enlèverons une des sept toiles neuves dont j'aurai soin de couvrir le vase où il sera renfermé ; chaque jour tu prendras ainsi une cuillerée de ce remède, et chaque jour aussi nous enlèverons une toile. Quand il n'y en aura plus, je ferai ta toilette avec soin, et tu seras plus charmante que jamais... Mais tu ne m'écoutes pas ; où as-tu donc la tête, pauvre enfant ? »

La Mauresque, en effet, ne prêtait que peu d'attention aux discours de sa nourrice ; le coude appuyé sur son genou, le front caché dans sa main, elle réfléchissait aux paroles de Stéphanie, à cette religion d'amour, à ces mœurs douces et aimables qui découvriraient à sa jeune imagination tout un monde nouveau ; mais Zulmé s'accommodait mal de ce silence, elle avait sur le cœur un secret qu'elle avait promis de garder, et qu'elle ne se sentait plus la force de porter toute seule.

« Allons, tu es triste aujourd'hui, mon enfant ; un caprice de jeune fille, c'est bien pardonnable à ton

âge, mais je sais le moyen de te réjouir. Ce que je vais te dire est un grand secret, tu n'en diras rien à personne au moins, autrement tu me ferais gronder.

A ce mot de secret, Yamouna leva doucement la tête.

« Oh ! tu écoutes maintenant, petite méchante ; tu mériterais que je me tusse à mon tour, mais je n'en ferai rien, car c'est une bonne nouvelle que je vais t'apprendre.

— Alors dis-la-moi tout de suite, nourrice. »

Zulmé s'approcha davantage encore, et d'un ton d'importance où perçait un peu d'orgueil maternel :

« Le Maure ben Cerrage te veut pour sa femme, dit-elle, et le marché est déjà conclu entre le maître et lui.

— Que je suis malheureuse ! » s'écria la jeune fille en fondant en larmes.

Zulmé demeura comme terrifiée par cette exclamation inattendue.

« Tu es folle, dit-elle enfin, un homme riche comme ben Cerrage, jeune, beau et n'ayant point encore d'autre femme ! Mais c'est un bonheur comme je n'avais pas même osé le rêver pour toi. Lella Khadidja en mourra de dépit, parce qu'elle aurait voulu le Maure pour sa fille ; mais on lui en donnera à la petite Roïma, des maris comme ben Cerrage. »

Elle se mit alors à détailler avec une grande volubilité tous les avantages de l'union projetée, et elle n'était pas près d'en finir, lorsque la voix criarde d'une autre femme vint l'interrompre. Posant alors un doigt sur sa bouche pour recommander de nouveau la discrétion, elle sortit dans la galerie, laissant la pauvre enfant en proie à une vive douleur.

« Roïma t'appelle, dit une autre négresse à la bonne Zulmé, elle est de mauvaise humeur et prétend maintenant que personne ne sait aussi bien que toi arranger ses cheveux, appliquer la teinture du henné sur ses ongles, et peindre avec grâce ses sourcils ; vas-y donc, et contente-la, si tu le peux. »

Roïma était l'unique enfant de Lella Khadidja, la riche et fière Mauresque qui avait donné vingt dousros le jour de la fête, et dont la générosité avait fait pousser des cris de paon à toute l'assemblée. Elle n'avait ni la sévère beauté de sa mère, ni son port majestueux, mais elle en avait pris le ton superbe.

« Approche, dit-elle à Zulmé d'une voix impérieuse, et dis-moi si je ne suis pas affreuse, ainsi coiffée.

— La jeune maîtresse est toujours jolie de quelque manière qu'on la coiffe, dit la négresse avec ce ton flatteur dont la servitude donne le secret.

— N'importe, reprit Roïma visiblement radoucie, tu vas arranger de nouveau mes cheveux, quand ce ne serait que pour me faire passer le temps.

— Je croyais que tu allais au bain avec Lella Kha-

didja et ta belle-sœur, reprit Zulmé en se mettant en devoir d'obéir.

— Ma mère a changé d'idée, répondit Roïma avec un gros soupir; je ne sais pas ce qu'elle a, ma mère, mais elle est terrible aujourd'hui.

— Je devine bien ce que c'est, moi, pensa la négresse avec une joie maligne; ben Cerrage lui tiépt au cœur.

— Lella Khadidja est la maîtresse, dit-elle tout haut sans que rien trahit ses secrètes pensées, elle doit avoir eu de grandes raisons pour renoncer au bain, quand tous les préparatifs étaient déjà faits, et ces raisons tu les connais sans doute.

— Tout ce que je sais, dit Roïma en consultant le petit miroir qu'elle tenait à sa ceinture, c'est que je me suis bien ennuyée aujourd'hui. — Nous sommes brouillées, Loulou et moi, nous ne nous parlons plus depuis quelques jours; Yamouna est restée enfermée dans sa chambre; ça semble fait exprès. Voyons, négresse, conte-moi donc une histoire pour me divertir.

La complaisante Zulmé s'accroupit aux pieds de la jeune fille, et commença d'un ton monotone le récit d'un conte fantastique qu'elle répétait pour la centième fois. Après quelques minutes d'attention, Roïma appuya sa tête sur un coussin et s'endormit profondément.

« Enfin ! » dit la négresse, mettant de côté tout amour-propre de conteuse, lorsqu'un ronflement prolongé vint l'avertir du succès de son éloquence.

Elle se leva sans faire aucun bruit, dans l'intention d'aller retrouver sa chère Yamouna; mais à peine avait-elle mis le pied hors de la chambre, qu'elle se rencontra nez à nez avec une créature humaine dont la vue lui parut de mauvais augure.

C'était une vieille femme décrépite et voûtée par le poids des ans, dont le corps maigre et difforme était enveloppé d'une malaïa couverte de taches et déchirée en plusieurs endroits.

« Ah ! c'est toi, Zulmé ! dit-elle à voix basse.

— Que viens-tu faire ici, Judith ? répondit la négresse avec une expression de terreur superstitieuse.

— Ah ! tu me reconnais donc ? reprit la juive en la regardant avec un méchant sourire qui laissa voir entre ses lèvres minces et pâles des dents espacées et pointues comme celles d'un animal carnassier; il y avait bien dix années que nous ne nous étions vues pourtant. »

Zulmé tressaillit au contact de cette main osseuse, comme à celui d'un serpent venimeux, mais elle n'osa point retirer la sienne, en proie à une sorte de fascination dont elle ne pouvait se rendre compte.

« Qu'est devenue la belle enfant que tu as nourrie de ton lait ? continua la vieille femme.

— Est-ce de ton propre mouvement que tu viens ici, Judith, ou quelqu'un t'a-t-il fait appeler ? demanda la négresse sans répondre à la question.

— Je ne viens jamais sans qu'on ait réclamé mes conseils ou mes services, répondit Judith avec une espèce d'orgueil; mais reprenant presque aussitôt l'air de servilité qui lui était habituel :

— Où trouverai-je la noble, la généreuse Khadidja ? dit-elle du ton le plus humble, en fixant sur la négresse ses yeux noirs et perçants; l'esclave chargé de me conduire la cherche vainement depuis un quart d'heure.

— Va l'attendre dans l'antichambre, Judith; Lella

Khadidja n'est pas sortie de la maison, elle ne tardera point sans doute à rentrer dans son appartement. »

La hideuse créature s'éloigna avec lenteur, en s'appuyant sur son bâton noueux, tandis que la tremblante Zulmé demeurait comme clouée à la même place avec un affreux serrement de cœur.

« Que vient faire ici ce tison d'enfer ? se dit-elle tout bas, lorsque la portière de damas rouge retomba d'elle-même sur les talons de la vieille. Se tramerait-il contre Yamouna un complot pareil à celui qui conduisit sa mère au tombeau ? Malheur ! malheur ! Yamouna, mon seul amour, mon bonheur et ma vie ! Je te sauverai de leurs mains, ou je mourrai à la peine. Mais que faire ?... comment savoir ?... »

Elle jeta autour d'elle un regard rapide; la nuit commençait à couvrir toute la maison de son ombre.

« Roïma dort profondément, pensa la négresse, et de la chambre de la fille on va dans celle de la mère; je me cacherai quelque part, et dussé-je périr sous le bâton, je saurai ce que l'on trame encore. »

Un bruit de pas retentit alors sur l'escalier de pierre, et Lella Khadidja, une lanterne sourde à la main, parut à l'autre bout de la galerie.

« Où l'as-tu conduite ? demanda-t-elle à l'esclave noir qui la suivait à distance.

— Ici, répondit cet homme, elle sera entrée dans l'antichambre.

— C'est bon, laisse-moi maintenant; tu viendras quand je t'en donnerai le signal. »

À l'aspect de Lella Khadidja, Judith, qui s'était assise sur le bout d'un divan, se leva avec précipitation et, s'inclinant jusqu'à terre, baisa la main que lui tendit la Mauresque.

« Suis-moi, Judith, dit celle-ci en l'introduisant dans une pièce reculée, je t'attendais avec impatience. »

Elle s'assit sur une pile de coussins, tandis que Judith se tenait debout devant elle dans une posture humble et soumise.

« As-tu vu ben Cerrage, Judith ? dit Lella Khadidja.

— Je l'ai vu, répondit la juive.

— Eh bien ! que lui as-tu dit, et qu'a-t-il répondu ?

— Puis-je parler librement, sans crainte d'être entendue par d'autres oreilles que les tiennes ? dit la vieille juive en jetant autour d'elle un regard de méfiance.

— Tu le peux, nous sommes seules dans cette chambre.

— Tu sauras donc, très-noble et très-honorée Lella Khadidja, que ton humble servante a eu toutes les peines du monde à aborder Sidi ben Cerrage; une vieille négresse, sa nourrice, qui n'aime pas les gens de ma race, m'a d'abord fait chasser de chez lui, comme je l'attendais dans la cour.

— Ensuite ?

— J'ai même reçu à cette occasion, continua la juive, plusieurs coups de bâton dont je pourrais te montrer les marques.

— C'est bien, je te récompenserai en conséquence, dit la Mauresque d'un ton bref.

— Je l'espère, car je connais la générosité de Lella Khadidja, et c'est pour cela que j'ai tout bravé pour la servir.

— Et qu'as-tu fait enfin ? demanda Khadidja avec une visible impatience.

— J'ai été trouver Sidi ben Cerrage à sa maison de

campagne, un jour qu'à force de guetter ses démar-ches je l'avais vu partir pour s'y rendre; c'est trois quarts de lieue et demie que j'ai marché à pied pour y arriver, et peut-être même un peu davantage. Mes vieilles jambes ont eu fort à faire pour me porter jus-qu-là.

— Aucune de tes peines ne sera perdue; mais dis-moi ce qui s'est passé alors.

— J'ai dit à Sidi ben Cerrage tout ce dont nous étions convenues. Je l'ai assuré que Roïma était plus droite que le palmier et plus légère que la gazelle, que ses yeux étaient deux diamants et sa bouche un morceau de corail, que la beauté de ta fille était à celle de Yamouna ce que le soleil est à la lune. Je lui ai dit encore que la première devait le jour à la noble Khadidja, tandis que l'autre était la fille d'une vile esclave.

— Eh bien?

— Il a réfléchi longtemps à mes paroles, puis il m'a répondu : « Neadidja, ma nourrice, a vu Yamouna la blonde, elle la trouve plus belle que les houris dont parle le prophète, et d'ailleurs nous sommes d'accord avec ben Chérid, c'est un marché conclu. »

— Et puis? » dit Khadidja, rouge de colère.

Et comme la vieille Judith gardait un silence obstiné :

« Parleras-tu, chienne que tu es ! s'écria la Mauresque en se levant.

— Ne te fâche pas contre ton humble servante, bonne Lella Khadidja, répondit Judith en se courbant jusqu'à terre; pouvais-je forcer Sidi ben Cerrage à changer de sentiment?

— Et tu as osé me vanter tes services et espérer une récompense, juive, fille de juive !

— Tu m'as promis vingt-cinq dousos pour parler de cette affaire au riche Maure, et tu es trop juste, trop généreuse pour me frustrer de cette somme que j'ai gagnée en conscience.

— Vingt-cinq dousos pour avoir échoué dans ton entreprise ! c'est vingt-cinq coups de bâton que tu veux dire? Sors d'ici, misérable !

— Je suis une pauvre femme, qui vit de son petit métier, reprit la vieille sans s'émouvoir, j'attends l'argent qui m'est dû.

— Par Mohammed, vit-on jamais tant d'audace ! s'écria la Mauresque exaspérée; je ne sais ce qui me tient d'appeler mes esclaves et de te faire châtier comme tu le mérites.

— Tu n'en feras rien, Lella Khadidja, dit la vieille en se redressant tout à coup sous cette dernière menace, car tu dois te rappeler que, sans mon secours, ton second mari aurait vécu assez longtemps pour te faire jeter dans le Rummel en compagnie d'un chat et d'une vipère.

— Infâme ! s'écria la Mauresque.

— Tu n'en feras rien, continua la vieille juive sans se déconcerter, car tu sais que sans moi la mère de Yamouna, que ton troisième mari avait achetée parce qu'il la trouvait fort de son goût, serait peut-être la maîtresse ici.

— Langue de vipère, tu me paieras cher ton audace; esclave, à moi ! ajouta-t-elle en frappant dans ses mains; qu'on s'empare de cette juive !

— Tout doux, dit Judith en entendant marcher dans l'antichambre, prends garde à ce que tu vas faire, Lella Khadidja, nous ne sommes plus au temps

de vos beys, où vous pouviez nous molester impunément, nous autres pauvres israélites; maintenant les Français sont les maîtres, et nous sommes vos égaux devant eux. Si l'on me maltraite par ton ordre, j'irai me plaindre à leur cadi, je lui dirai tout, et nous ver-rons alors !

— Aussi pourquoi as-tu l'effronterie de me tenir tête? chienne d'infidèle ! dit la Mauresque visiblement ébranlée dans ses résolutions.

— Allons, fais éloigner cette face d'Éthiopien, reprit Judith en montrant le nègre qui venait de passer sa grosse tête entre les deux portières; tout espoir n'est pas perdu.

— Qu'entends-tu par ces paroles? dit Khadidja très radoucie et elle fit signe au nègre de se retirer.

— Je veux dire que Sidi ben Cerrage peut avoir quatre femmes légitimes, et que je saurai lui faire épouser ta fille avant six mois.

— Dis-tu vrai, vieille Judith?

— J'en jure par Abraham et par Isaac, répondit la juive. Ben Cerrage l'aurait prise à la fin du mois, d'après tout ce que je lui ai dit de sa naissance et de sa beauté; mais son mariage avec Yamouna va lui coûter vingt mille dousos, et, quelque riche que l'on soit, une pareille dépense ne se renouvelle pas facilement à quelques jours d'intervalle; c'est la raison qu'il m'a donnée pour retarder cette affaire.

— C'est quelque chose que cette promesse, dit la Mauresque après un instant de réflexion; mais ce n'est pas encore ce que j'avais espéré; Roïma, ma fille chérie, ne serait ainsi que la seconde épouse de ben Cerrage, et c'est toujours un grand désavantage dans la vie, surtout quand la première femme est jeune et belle comme Yamouna.

— Tu dis vrai, reprit la juive avec sang-froid.

— Et toi, si habile jadis, tu n'as pas un seul conseil à me donner pour me tirer de ce mauvais pas? dit Khadidja d'une voix sourde.

— Les bons conseils valent leur pesant d'or, répon-dit la juive d'un ton sententieux; peu de gens savent les apprécier et les payer à leur valeur. »

Lella Khadidja se leva à ces mots, fit le tour de la chambre pour se mieux assurer qu'aucune oreille indis-crète n'était à portée de l'entendre, puis se rap-prochant de Judith, dont les yeux perçants brillaient d'une joie cupide :

« Combien te faudrait-il pour me débarrasser de cette enfant, sans me compromettre aux yeux de mon mari? dit-elle à demi-voix.

— Les temps sont durs, répondit la juive avec une lenteur étudiée, et depuis que les Français sont maîtres du pays, beaucoup de choses, faciles jadis, sont dangereuses maintenant.

— Me refuserais-tu tes services, à moi qui t'ai tou-jours protégée?

— Je ne dis pas cela; mais il faut d'abord que je connaisse tes intentions.

— Ah ! dit Khadidja d'une voix émue, je ne vou-drais pas la mort de cette jeune fille; elle est étran-gère à mon sang, mais je l'ai vue grandir auprès de moi, douce et caressante comme une gazelle fami-lière. Je ne lui veux aucun mal, et, si ce n'était ce mariage que je n'ai pu empêcher !... Mais voir cette fille d'esclave épouser l'homme le plus riche de la ville ! celui que dans ma sollicitude maternelle j'avais destiné à Roïma, presque au moment de sa naissance !

Il est vrai que je trouverais facilement un autre mari; il n'en manque pas dans Constantine qui brigueraient l'honneur d'épouser la fille unique de Khadidja, mais ils ne sont pas riches comme bon Cerrage.

— Et quand les deux jeunes femmes se rencontreraient ensemble au bain ou dans une fête, les parures de Yamouna éclipsaient celles de ta fille, dit la juive, pour attiser le feu de l'orgueil de Khadidja.

— Tu as raison, et je ne dois pas le souffrir, reprit vivement Khadidja; viens à mon secours, Judith; l'âge a-t-il donc glacé ton sang dans tes veines? A-t-il affaibli tes facultés?

— Je saurai te prouver le contraire, dit la vieille avec un infernal sourire. Tu tiens donc à ce qu'elle vive?

— Oui, dit la Mauresque avec une certaine émotion.

— Je l'ai connue moins scrupuleuse jadis, reprit la juive; n'importe, passons là-dessus, j'ai plus d'un tour dans mon sac. Es-tu femme à donner deux cents duros en échange de ce flacon? dit-elle en tirant de sa poche une fiole remplie d'une liqueur noirâtre.

— C'est beaucoup d'argent, dit la Mauresque, tu diminueras bien de moitié.

— Je ne diminuerai pas une piécette, c'est à prendre ou à laisser.

— Et dans le cas où je le prendrais, à quoi pourrait-il me servir?

— Demain tu en ferais avaler quelques gouttes à cette jeune fille, n'importe dans quelle boisson.

— Qu'arriverait-il après cela?

— Rien de dangereux, un sommeil doux et paisible, si paisible qu'il ressemble à la mort.

La Mauresque tressaillit.

« Oh! ne crains rien, sensible Lella Khadidja, reprit la vieille en ricanant; décidément ton cœur devient trop tendre. Au bout de quinze ou vingt heures de sommeil, ta protégée reviendra doucement à la vie; mais auparavant tu auras veillé seule dans ta maison, et seule tu auras entendu trois fois le chant du coq à la porte de l'hali. A ce signal bien convenu, tu ouvriras à deux de mes amis, que tu conduiras en silence dans la chambre de Yamouna; ils l'emporteront sans bruit, et grâce à la vitesse de leurs chevaux, nourris de dattes, ils auront pénétré bien avant dans le désert, quand la pauvrete reprendra ses sens; comme elle est jeune et belle, et qu'ils en tireront bon parti à Tunis ou ailleurs, tu peux être sûr qu'ils ne lui feront aucun mal, et qu'en même temps tu en seras débarrassée à tout jamais; toi, cependant, tu feras grand tapage le lendemain, tu rempliras la maison de tes cris et tu diras à ton mari que Yamouna a pris la fuite. Que penses-tu de mon projet, femme de ben Chérif? Trouves-tu encore que l'esprit de la vieille Judith ait autant baissé que tu le disais tout à l'heure? »

— Donne-moi ce flacon, dit la Mauresque d'une voix sombre.

— Quand tu m'auras compté l'argent, répondit la juive en reculant d'un pas; non que je me méfie de ta bonne foi, mais c'est ma manière de traiter. »

Lella Khadidja se leva lentement, fit quelques pas vers un des bahuts placés dans la chambre, puis s'arrêtant tout à coup :

« Ne vient-on pas de remuer par ici? dit-elle pâle d'effroi.

— Non, répondit la juive, car j'ai l'oreille fine encore, et je n'ai rien entendu, c'est que ton esprit est un peu agité dans ce moment, mais cela passera bientôt. »

La Mauresque écouta avec attention, mais comme le plus profond silence régnait dans l'appartement, elle fouilla rapidement dans un de ses coffres, en tira la somme demandée, et la jetant aux pieds de la juive :

« Tiens, dit-elle, donne-moi le flacon et sors au plus vite. Demain à minuit j'attendrai tes amis. »

La vieille ramassa l'argent, le compta pièce à pièce, fit sonner les écus pour s'assurer qu'ils étaient de bon aloi, puis, satisfaite de cet examen :

« Allons, tout est bien réglé, dit-elle en mettant le sac dans sa poche; au revoir, noble Lella Khadidja. »

Et, trouvant à la porte de l'antichambre l'esclave noir qui l'avait introduite, elle sortit par une porte secrète dont il avait la clef.

XIII

UNE ÉTRANGE AVENTURE.

Le lendemain, au lever de l'aurore, Stéphanie, qui avait passé la nuit auprès de madame de Veaucouliers, venait de se jeter sur son lit pour prendre un peu de repos, lorsqu'on frappa vivement à sa porte.

« Qui peut venir à pareille heure? se dit-elle avec inquiétude; ma tante serait-elle plus malade? »

Elle jeta un châle sur ses épaules, et ouvrit en toute hâte, mais sa surprise fut extrême en voyant deux Mauresques, bien enveloppées dans leur malaïa, se précipiter dans sa chambre et en fermer la porte au verrou avec tous les signes d'une grande frayeur.

« Que venez-vous faire ici? dit madame Valdor en langue arabe.

— Te demander asile et protection, répondit une voix mal assurée.

— C'est donc toi, Yamouna! s'écria Stéphanie au comble de l'étonnement. Mon Dieu, quelle imprudence! »

La jeune Mauresque éclata en sanglots.

« Sauve ma maîtresse, bonne Française, dit Zulmé en découvrant son noir visage. Nous sommes perdues l'une et l'autre, si tu nous refuses ton secours.

— Voyons, mon enfant, qu'est-il donc arrivé depuis hier après-midi? reprit madame Valdor en baissant le front de Yamouna et en essuyant ses larmes.

— Ce qui est arrivé? je vais te le dire, moi, » reprit la négresse.

Elle raconta alors d'une voix émue et avec des gestes expressifs qui ne pouvaient laisser aucun doute sur la véracité de ses paroles, tout ce qui s'était passé la veille entre Judith et Khadidja :

« J'étais cachée derrière un grand bahut, et j'avais craint un moment d'être découverte; c'en eût été fait de moi alors, mais il fallait sauver mon enfant, il le fallait à tout prix. »

L'exaltation de la nourrice était à son comble, tandis que madame Valdor écoutait avec stupeur le récit de cette étrange aventure.

« Mon Dieu! que puis-je faire pour cette pauvre enfant? s'écria-t-elle avec angoisse.

— Nous garder toutes deux auprès de toi, répondit

Zulmé; ce ne sera pas chez une Française que ben Chéréd nous cherchera.

— Oh ! je ne demanderais pas mieux que de vous garder en effet, mais puis-je enlever une fille à son père ?

— Ben Chéréd n'est pas le père de Yamouna, quoiqu'il l'ait toujours traitée comme son enfant, répondit vivement la négresse.

— Et de qui donc est-elle fille, si ce n'est ni de ben Chéréd ni de Khadidja ? demanda Stéphanie, qui ne comprenait plus rien à la filiation de sa protégée.

— Qui le sait ? répondit Zulmé. Sa mère était une esclave blanche que ben Chéréd ramena un jour de Tanger où il l'avait achetée, ainsi que cette enfant encore à la mamelle; l'étrangère pleurait du matin jusqu'au soir, en songeant à son pays sans doute, car personne chez nous ne comprenait son langage. Le maître l'aimait cependant, et Khadidja en était jalouse. Cette jeune femme mourut peu de temps après, de chagrin, dit-on, et aussi des remèdes que Judith lui avait préparés; on me donna la petite à nourrir, et moi, qui avais perdu mon fils, j'aimai celle-ci comme mon enfant.

— Quelle affreuse histoire ! reprit madame Valdor toujours plus étonnée de ces mœurs à demi sauvages; mais calme-toi, négresse, et toi aussi, chère Yamouna, la Providence ne t'abandonnera point, et peut-être n'a-t-elle permis cet infâme complot que pour te tirer d'esclavage et lever les obstacles qui s'opposaient à ta conversion; espère donc en Jésus et en Marie, et sois sans crainte pour l'avenir. Ta mère était chrétienne sans doute, et c'est d'elle que tu auras appris à prononcer ces noms sacrés qui te porteront bonheur. J'irai trouver le commissaire civil, je lui dirai tout ce qui s'est passé, et j'espère en obtenir la permission de t'adopter pour ma fille.

— Et moi ? » dit Zulmé avec angoisse.

Yamouna se jeta dans les bras de la négresse.

— Plutôt mourir que de me séparer de ma chère nourrice ! dit-elle vivement.

— Aussi ne te quittera-t-elle point, je l'espère, » répondit Stéphanie.

A ces mots, la jeune Mauresque prit la main de sa protectrice et la baisa avec transport, tandis que Zulmé, à genoux devant madame Valdor, portait à ses lèvres le bord de sa robe.

Stéphanie jugea qu'il fallait mettre fin à cette scène d'attendrissement.

« Déjeunons maintenant, dit-elle, nous aviserons ensuite aux moyens d'assurer votre repos. »

Elle ouvrit son buffet et leur offrit du pain et des viandes froides, mais les deux femmes étaient encore trop agitées pour prendre cette nourriture; elles acceptèrent seulement quelques figues de Barbarie qu'elles eurent bientôt dépourvues de leurs piquants, puis une petite tasse de café que Zulmé fit bouillir et servit avec le marc, à la manière arabe.

A peine avaient-elles achevé ce frugal repas que l'on frappa vivement à la porte de la rue.

Les fugitives tressaillèrent et se serrèrent contre leur protectrice.

« Ne craignez rien, dit Stéphanie, ceci ne vous regarde probablement point. »

Elle prit cependant la précaution de faire entrer les deux Mauresques dans son cabinet de toilette, et courut elle-même ouvrir la porte.

« Ah ! c'est vous, Française, dit-elle en apercevant la garde-malade qu'elle avait placée auprès de madame de Veaucouliers, vous n'aviez donc personne à m'envoyer ? »

— Non, dit-elle, Jean était sorti, et madame n'a pas eu la patience d'attendre son retour, elle veut vous voir sur-le-champ.

— Irait-elle plus mal ?

— Oui et non; on dirait que ses forces reviennent un peu, mais elle bat la campagne depuis deux heures; elle parle à tout moment d'une fille qu'elle adore et qui doit arriver d'un jour à l'autre, je crains que sa folie ne revienne.

— Retournez bien vite auprès d'elle, ma bonne Française, et dites-lui que je ne tarderai pas à la rejoindre.

— N'y manquez pas au moins, répondit Française, car je ne suis pas rassurée, seule auprès d'elle.

— Ma chère enfant, dit madame Valdor à Yamouna lorsque la garde malade se fut retirée, je suis obligée de sortir pour quelques heures.

— Oh ! ne me laisse point ici, joie de mon cœur ! s'écria la Mauresque en s'accrochant aux vêtements de Stéphanie; je n'ai de tranquillité qu'auprès de toi, je mourrais de peur en ton absence.

— Non, non, ne nous laisse pas, reprit la négresse; où tu iras, nous irons. »

Madame Valdor était très-embarrassée de ces instances; il lui semblait bien que ses protégées étaient en sûreté dans sa maison, mais elle ne voulait cependant pas les laisser seules, leur frayeur était trop grande et trop naturelle.

« Yamouna, dit-elle après un instant d'hésitation, tu es à peu près de ma taille, veux-tu que je t'habille comme une Française ? tu passeras pour mon enfant, comme tu l'es en effet par l'affection que je te porte; il sera peut-être plus facile ainsi de te soustraire aux recherches de ben Chéréd.

— Oh ! que je serai content ! » dit Yamouna en frappant de joie ses deux petites mains l'une dans l'autre.

Stéphanie se mit aussitôt à l'œuvre; elle releva avec un peigne d'écaille les blonds cheveux de la jeune fille, séparés en bandeau au-dessus de sa tête. Un corsel lacé serra légèrement sa taille un peu épaisse peut-être pour des yeux français; des brodequins d'étoffe emprisonnèrent ses pieds délicats; une robe blanche, un chapeau de paille, une écharpe de soie complétèrent cette modeste toilette; ainsi vêtue, elle était moins brillante sans doute et moins jolie peut-être qu'avec ses riches habits mauresques, mais elle ne s'en montra pas moins très-enchantée, et peut-être y gagnait-elle en effet par l'expression candide et virgine que ce simple costume restituait à sa physionomie.

« Petite maîtresse n'est plus reconnaissable ainsi, dit la nourrice, en contemplant la jeune fille avec quelque regret peut-être, la vieille Judith elle-même s'y méprendrait.

— Mets ces gants, Yamouna, et nous sortirons ensuite, dit Stéphanie; Zulmé nous suivra d'un peu loin, couverte de son voile. Regarde-moi bien, c'est ainsi qu'il faut s'y prendre, » ajouta-t-elle en joignant l'exemple au précepte, tout en riant de bon cœur de la maladresse de la jeune Mauresque à introduire ses

maines mignonnes dans ce qu'elle appelait des sacs de peau.

Elle prit ensuite le bras de la jeune fille qu'elle appuyait sur le sien, et l'entraîna dans la rue.

Lorsque, pour la première fois de sa vie, Yamouna se trouva dans la ville, le visage découvert et exposé aux regards des passants, la rougeur de la honte couvrit son jeune front; il lui semblait que tous les yeux étaient fixés sur les siens, et elle aurait eu de la peine à se soutenir sans l'appui que lui prêtait sa protectrice. En vain les boutiques françaises étalaient-elles sur leur devanture mille objets d'un luxe inconnu; en vain les officiers de toutes armes, parés de leurs brillants uniformes, passaient et repassaient à côté de la jeune fille, ce spectacle si nouveau pour elle, qui n'avait presque jamais quitté la maison de ben Chérid, n'avait pas même le pouvoir de la distraire d'un embarras toujours croissant à mesure que la foule des promeneurs devenait plus compacte. Heureusement la course n'était pas longue de la place de la Brèche à la petite maison habitée par madame de Veaucouliers, et en moins de dix minutes Yamouna se trouvait à l'abri de tous regards importuns. Stéphanie la fit asseoir dans une petite pièce attenante à la chambre de la malade.

« Attends-moi là, lui dit-elle, je reviendrai bientôt.

Elle voulait préparer la vicomtesse à faire bon accueil à sa protégée, sans toutefois dévoiler son secret.

« Je crains de vous avoir fait attendre un peu, dit-elle à madame de Veaucouliers, mais j'ai reçu ce matin la visite d'une amie, jeune personne charmante, qui doit passer quelque temps auprès de moi, et que je vous demande la permission de vous présenter, quoique elle ne sache pas parler français.

— Votre amie n'avait que faire de venir vous voir à Constantine, répondit madame de Veaucouliers, vous allez me négliger pour elle maintenant.

— Ne le croyez pas, reprit la jeune femme de son air le plus doux, elle m'aidera à vous soigner au contraire, c'est une aimable enfant que vous verrez avec plaisir, j'en suis sûre. »

Elle parlait encore, lorsque Yamouna, épouvantée par l'arrivée du domestique, se précipita dans la chambre où elle avait vu entrer sa protectrice.

« Il y a un homme là-dedans, » dit-elle.

Stéphanie la rassura par un doux regard, et, la prenant par la main, la conduisit auprès du lit.

« Voilà mon amie, dit-elle à la vicomtesse.

— Ma fille!..... s'écria madame de Veaucouliers avec une indicible expression de joie et de tendresse; ma Cécile bien-aimée!... »

Et comme Yamouna demeurait interdite à la vue de cette femme aux yeux hagards, qui la couvrait de baisers et de larmes, et dont elle ne comprenait pas les paroles :

« Il faut que la maladie m'ait bien changée, reprit la vicomtesse, pour que tu ne reconnais pas ta mère!... »

— Pauvre tante! interrompit madame Valdor, qui redoutait pour la malade le contre-coup de sa méprise, revenez à vous, cette enfant n'est pas votre fille, elle a quatorze ans à peine, et Cécile était de mon âge. »

La vicomtesse jeta sur elle un regard terrible.

« Pourquoi voulez-vous me faire méconnaître mon

sang?... Je vous comprends, madame, Lucien veut me l'enlever de nouveau, et vous êtes sa complice; il voudrait la conduire au delà des mers, comme il a fait jadis, mais on n'arrache pas deux fois un enfant à sa mère... Me l'enlever quand il ne me reste qu'elle au monde... horreur!... abomination!... Non, cela ne sera pas, vous dis-je. Ne crains rien, ma Cécile, je te défendrai contre eux tous, nous ne nous séparerons plus maintenant, je ne vivrai que pour toi. A toi mes plus riches parures, à toi tous mes bijoux! Ah! Cécile, que je t'aime! Embrasse-moi, mon amour! »

Et elle la serra de nouveau sur son cœur dans une étreinte passionnée. Alors un cri douloureux s'échappa de sa poitrine, car soit que l'excès de l'émotion eût usé le reste de ses forces, soit que cette étreinte convulsive eût pressé le sein malade, madame de Veaucouliers perdit aussitôt connaissance.

CONCLUSION.

Le 4^{er} juillet de la même année, je reçus une lettre bordée de noir, qui m'apprenait la mort de la vicomtesse de Veaucouliers. J'étais trop souffrante alors pour faire visite à Stéphanie, et, lorsque je me présentai chez elle quelques jours plus tard, je trouvai sa maison fermée, et un Maure du voisinage me dit en mauvais français que le lieutenant de chasseurs était parti la veille avec toute sa smala. Sœur Constance, que j'allai voir peu de temps après, me donna quelques détails sur les derniers moments de l'amazone d'El-Arrouch. Ses accès de folie s'étaient renouvelés presque sans intervalle dans le dernier mois de sa triste existence; mais un éclair de raison avait précédé son heure dernière, et sa nièce en avait profité pour lui procurer les consolations de cette religion de paix et d'amour à laquelle une minute peut suffire pour réconcilier avec le ciel le pécheur repentant.

Quelques mois plus tard, je quittai moi-même l'Algérie sans avoir revu M. de Beaulieu, sans avoir entendu parler de madame Valdor. Leur souvenir cependant ne s'était point effacé de ma mémoire; je pensais quelquefois à ce brillant officier, au caractère bouillant et fier, au cœur noble et généreux, et plus souvent encore à sa pieuse sœur, que la pratique des vertus chrétiennes avait si bien rendue maîtresse des passions les plus naturelles et des ressentiments les mieux fondés. Les journaux m'avaient appris que M. de Beaulieu, devenu capitaine, s'était de nouveau distingué dans une expédition contre quelques tribus arabes, et que la croix d'honneur avait récompensé sa belle conduite, mais c'était tout ce que je savais de lui.

Plusieurs années après, un jour que j'avais été entendre la messe à la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde, à Marseille, j'aperçus de loin, dans un coin de la chapelle, un jeune homme décoré, que ses moustaches noires, son teint bronzé et je ne sais quoi de particulier dans la tournure et dans l'attitude me firent reconnaître pour un officier d'Afrique, malgré sa redingote noire et son chapeau bourgeois. Nous sortîmes presque en même temps, et à peine avais-je descendu les degrés que je fus accostée par le jeune homme décoré, dont le visage m'apparut alors tout entier.

« Vous ici? lui dis-je en lui tendant une main qu'il

serra avec affection; qu'est devenue votre aimable sœur?

— Je vais la rejoindre, dit-il, elle et mademoiselle Marie, car elles sont inséparables.

— Quelle est cette demoiselle Marie, dont je ne vous ai jamais entendu parler?

— Vous l'avez vue et remarquée dans une fête arabe, mais alors on l'appelait Yamouna; ma sœur l'a convertie à la religion chrétienne, et Marie est le doux nom qu'elle a reçu au baptême.

— Yamouna, cette jolie blonde qui savait dire en français Jésus, Marie?

— Précisément, répondit-il, vous ne savez donc pas comment tout cela est arrivé?

— Non, lui dis-je, et vous me ferez grand plaisir de me l'apprendre. »

Il me suivit jusqu'à la maison, et c'est de lui que je sus alors tout ce que je viens de raconter.

« Cette jeune personne ressemble-t-elle, en effet, à la fille de madame de Veaucouliers? lui dis-je, quand il eut terminé son récit.

— Une ancienne amie de madame de Lonpré trouve, en effet, la ressemblance assez grande; ce qui, joint à la persistance de madame de Veaucouliers à prendre Yamouna pour sa fille, nous a fait

penser qu'elle pourrait être l'enfant de cette pauvre Cécile, disparue dans un naufrage; mais toutes nos recherches pour éclaircir ce point sont demeurées sans résultat. Du reste, qu'importe que Marie, devenue l'enfant d'adoption de ma sœur, soit ou non mademoiselle de Lonpré, elle n'en est pas moins la plus charmante des jeunes filles.

— Allons, lui dis-je en souriant, il faut un dénouement à ce roman, et il n'est pas difficile à imaginer, j'aime à croire que madame Valdor et sa fille adoptive sont déjà fixées à ce sujet.

— J'ose à peine l'espérer, me dit-il en soupirant, mademoiselle Marie est la perfection même; mais sa ferveur religieuse est si grande que je crains bien qu'elle ne rêve un autre dénouement que celui auquel vous faites allusion. Enfin, je vais en avoir le cœur net, ajouta-t-il; j'ai demandé un congé dans ce but, et, si Yamouna consent à devenir madame de Beaulieu, vous en serez la première instruite.

Plusieurs années se sont écoulées depuis cette époque, et je n'ai reçu ni lettre de faire part, ni le moindre billet du jeune capitaine de chasseurs. A-t-il oublié sa promesse, ou ses craintes étaient-elles fondées?

Comtesse de la RocheNE.

LA TRISTESSE DE MARIE

Sonnet

Vierge sainte, pourquoi, tandis que tu t'inclines
Vers le berceau du Fils qui s'éveille à ta voix,
Tes yeux sont-ils plaintifs, et sur ses mains divines
Des pleurs mal retenus tombent-ils quelquefois?

Dans l'avenir lointain peut-être tu devines
Le Golgotha sinistre, et peut-être tu vois
Cet enfant au front calme, aux lèvres purpurines,
Pâle, entre deux larrons, cloué sur une croix.

Elève tes regards vers un ciel plus prospère,
O vierge, et tu verras le trône révéé
Où ton Fils doit s'asseoir à la droite du Père;

Le trône où retentit déjà ce mot sacré :
— Venez à moi, vous tous dont le cœur désespère,
Vous qui versez des pleurs, je vous consolerais!

PROSPER BLANCHERAIN.

LE PROGRÈS MUSICAL.

N° 8.

Dans notre catalogue de ce mois, on trouvera un choix varié de morceaux de musique pour piano et chant; des quadrilles, valse, polkas, polkas-mazurkas, schottisch, etc. Nous rappelons aux abonnés qu'elles ont le droit de choisir leur musique dans tous les catalogues parus depuis le

1^{er} janvier, et que nous sommes en mesure de leur livrer, en dehors de l'abonnement, toute espèce de musique éditée à Paris, avec remise de deux tiers sur le prix marqué, avantage qu'il est difficile de rencontrer, surtout en province.

REVUE MUSICALE

Est-il rien de plus frais, de plus gracieux et de plus splendide à la fois que le Pré Catelan, cet Eldorado parisien où, chaque soir, vient se reposer des bruits et des fatigues de la grande ville cette partie nombreuse du public que ses occupations ou ses goûts retiennent dans son enceinte pendant la saison d'été? On passe ses journées au milieu d'un gouffre ardent où tous les rangs, tous les états, toutes les physionomies se confondent. Les uns suivent anxieusement le cours de la hausse ou de la baisse dans le temple où Mercure, le dieu des pièces de cent sous, a établi son quartier général. Les autres, emprisonnés dans les bureaux d'un ministère ou d'une administration, blanchissent sous la poussière des dossiers. Les plaideurs attendent, sous les voûtes solennelles de la salle des pas-perdus, le gain ou la perte de leurs procès. Les commerçants courent à leurs affaires, les médecins visitent leurs malades, les étudiants se rendent aux cours ou aux amphithéâtres. Le soleil darde des rayons enflammés, le pavé brûle, les ruisseaux exhalent des vapeurs nauséabondes, trente degrés de chaleur pèsent sur la grande cité, et cependant tout y est bruit, foule, mouvement. Avouons-le pourtant, quels que soient les bénéfices de la spéculation, l'attrait d'une existence active, la variété des incidents qui s'y multiplient, il y a bien des jours où, pour tout le monde, Paris est un enfer qui a sept lieues de tour. Comme on attend le soir avec impatience et comme avec plaisir on quitte l'asphalte des boulevards pour les allées solitaires du bois de Boulogne! Ecoutez : sous ces arbres qu'on croirait centenaires tant ils projettent d'ombre et de fraîcheur, du sein de ces buissons de roses, du fond de ces eaux transparentes, quelle douce et charmante mélodie monte et nous charme soudain? Chaque arbuste, chaque fleur exhale un soupir et un parfum. Quel est donc cet air tout empreint de mélancolie que semblent apporter jusqu'à nous des brises lointaines? On se croirait au bord des lacs tranquilles de la pittoresque Helvétie! Oui, voilà bien le soir qui tombe avec sa sérénité grave et ses teintes d'une tris-

tesse douce; voilà bien le ranz des vaches qui, de colline en colline, rappelle les troupeaux aux bergeries. Mais tout à coup l'ombre s'obscurcit, le vent siffle, le pâtre regagne à la hâte son chalet solitaire. De gros nuages bruns courent au ciel, enveloppant la lune d'un voile épais; c'est l'orage qui suit une longue journée de chaleur. Déjà le tonnerre gronde au loin, les arbres se heurtent avec un bruit sinistre; la tempête se déchaîne, la foudre tombe; tout tremble, l'insecte dans sa plante, l'oiseau dans sa ramée, le bûcheron dans sa hutte, l'homme riche dans son palais. Mais Dieu, qui est miséricordieux, a pitié de toutes ces terreurs, et ordonne aux éléments déchainés de faire silence. Alors le crépuscule aux yeux gris, comme l'appelle Byron, succède à la nuit profonde. On entend dans les pâturages le premier cri de l'alouette qui s'éveille; le disque du soleil, encore enveloppé d'un voile diaphane, dore le paysage alpestre. Les troupeaux sortent des étables, faisant retentir dans l'air le bruit métallique de leurs clochettes. Les bergers et les matrones se réunissent, s'agenouillent et remercient Dieu d'avoir épargné leur vie et leurs guérets; puis ils regagnent les vallées, chantant gaïement, tandis que tout dans la nature salue le retour du beau temps.

Voici ce que l'on entend au Pré Catelan, à l'ombre des sycamores, assis au bord des sources murmurantes, et tout cela à quelques minutes de ce gouffre immense et poussiéreux qu'on appelle Paris. Dans quelle autre contrée du monde trouverez-vous de pareilles merveilles, artistes et voyageurs?

Le morceau remarquable, dont nous n'avons pu donner qu'une idée imparfaite, se nomme *la Suisse*. Il est dû au talent de M. Riédel, chef de musique de la gendarmerie de la garde; et l'on jouit chaque soir de l'excellente exécution de cet orchestre, tantôt dans cette composition moderne, tantôt dans les ouvertures d'Obéron, de Freyschütz et de Guillaume Tell.

Excepté une jolie opérette qu'on a représentée récemment aux Bouffes-Parisiens, sous le titre d'*Un*

Mari à la porte, et dont la partition est de M. Offenbach, nous n'avons rien à signaler dans les théâtres de musique.

Le Concert impérial, dirigé par Musard, renouvelle son programme chaque semaine. On y a particulièrement remarqué l'air varié de Demersseman, pour flûte, sur le *Carnaval de Venise*, et un morceau du *Pirate* joué à l'unisson sur les trombones, par MM. Francis, Quentin et Richer.

L'engagement du ténor Michot paraît chose tout à fait décidée à l'Opéra. Il n'y manque plus, dit-on, que la signature ministérielle.

On assure que madame Borghi-Mamo n'ayant pu s'entendre avec la direction sur la question des appointements, doit s'engager pour cet hiver au Théâtre-Italien.

Notre symphoniste Hector Berlioz vient d'obtenir, au grand festival de la Société de Sainte-Cécile de Bordeaux, un succès on ne peut plus flatteur. Son *Carnaval romain* et la *Fête de Roméo et Juliette* ont été pour l'auteur le sujet d'une véritable ovation. Le reste du programme, parfaitement organisé par M. Mezerei, contenait l'ouverture de *Préciosa*, le chœur sans accompagnement de Nicou Choron, enfin *l'Enfance du Christ*, admirable composition de Berlioz.

On prétend que M. Méry vient de mettre la dernière main au poème d'un grand opéra intitulé : *Jeanne d'Arc*, dont la musique est confiée à l'un de nos plus grands compositeurs. Lequel? Voici ce que la chronique ne nous a pas encore raconté.

M. Meyerbeer a quitté Paris ces jours derniers.

MARIE LASSAVEUR.

Economie Domestique

CROQUETTES DE SAUMON.

Débarassez des restes de saumon de l'arête et de la peau et hachez-les. Mettez sur le feu un morceau de mie de pain dans du lait et faites bouillir assez longtemps pour que le lait s'évapore en partie; ayez soin de mêler pour empêcher de brûler. Le pain trempé de lait doit faire au plus la sixième partie du saumon. Amalgamez le pain et le saumon, ajoutez deux ou trois œufs, selon la quantité; assaisonnez de persil,

civette, sel, poivre, un peu d'essence d'anchois si vous voulez; formez des boulettes aplaties, pannez-les et faites frire.

SAUCE INDIENNE.

Mettez dans une casserole deux onces de bon beurre frais, deux gousses de piment écrasées, un pincée de safran en poudre, faites chauffer jusqu'à ce que le beurre soit réduit, ajoutez deux cuillerées de jus, de consommé, dégraissez et servez sous un rôti.

Correspondance

PLANCHE DE BRODERIES.

PLANCHE VIII. — 1 et 2, Parure, plumetis et point d'armes — 3, Entredeux, — 4 Double couronne avec F. M. — 5, E. M. enlacés — 6, E. F. enlacés — 7, Mouchoir de jeune fille, feston et plumetis — 8, E. R. — 9, A. D. enlacés — 10, Coin de mouchoir, feston et plumetis — 11, G. L. — 12, écusson avec E. G. — 13, Entre-deux — 14, Garniture — 15, Emma — 16 et 17, Bonnet de femme, fond et passe — 18, Entre-deux — 19, E. L. enlacés — 20, Garniture — 21 à 26, Guimpe de fillette — 27, C. P. — 28, Albertine — 29 et 30, Parure à la minute — 31, Coin de mouchoir avec L. F. — 32 et 33, C. F. — 34, Aline — 35, Ecusson avec E. A. enlacés.

PLANCHE DE PATRONS.

36, Echarpe pour chapeau de paille — 37, P. L. — 38, A. G. — 39, A. R. M. — 40, M. N. — 41, H. P. avec couronne — 42, D. P. — 43, Julie — 44, F. M. avec couronne — 45, L. F. dans une couronne — 46, C. E. — 47, Coin de mouchoir — 48, Claudia — 49, M. A. B. P. L. — 50, Alice — 51, E. V. — 52, A. M. F. — 53 à 55, Aumônière en tapisserie — 56, et 57, Éventail-ombrelle — 58 et 59, Corsage du peignoir du mois de Juillet — 60 à 62, Pantalon de poupée — 63 à 67, Corsage de petite fille.

— C'est bien ton dernier mot, Florence?

— Hélas! oui, chère Jeanne, et je te prie de ne pas insister davantage, car il m'en coûte beaucoup de répondre par un refus à ton aimable proposition,

et de me priver du plaisir de passer un mois avec toi.

— Oh! tu n'es pas gentille de détruire ainsi d'un mot tout l'échafaudage de félicité que j'avais élevé. La réalisation de ce rêve me semblait si facile que

j'en remerciais déjà le ciel comme d'un bonheur à ajouter à tous ceux dont il me comble depuis quelque temps. Toutes nos prières n'ont-elles pas été exaucées? La paix n'est-elle pas signée? Ce frère chéri, sujet de tant d'inquiétudes, je l'embrasserai demain; enfin, ce projet caressé depuis plusieurs mois, avec amour et dans le secret, car je voulais te ménager une surprise, je suis à la veille de le voir s'accomplir. Ne serait-ce pas délicieux, dis, de songer ensemble aux préparatifs du départ, de faire nos caisses ensemble, de monter en wagon ensemble, et de prendre toutes deux nos ébats sur la plage de Dieppe? Puis, trois semaines écoulées, nous nous envolons vers le Rhin, vers la Suisse.... Quelle joie de penser que l'on emporte avec soi tout ce que l'on aime et qu'un être chéri, une amie, ne demeure pas en arrière!...

— Et c'est précisément cette joie que je ne goûterais pas, car si je pars, mon père reste, et loin de lui, tu le sais, non-seulement pour moi il n'est pas de plaisir, mais il n'est pas même de repos.

— Mais pourquoi ton père ne serait-il pas du voyage?

— Parce qu'il a ses raisons à lui de rester à Paris.

— Oh! si tu le priais bien, il se laisserait fléchir.

— Peut-être, car mon bon père m'aime assez pour ne jamais me priver d'une chose raisonnable qu'il saurait devoir me faire plaisir; mais moi, je l'aime trop pour manifester un désir qu'il ne pourra satisfaire, je le sais, qu'en se faisant violence.

— Mais, ma pauvre amie, il n'est pas possible que tu passes le mois d'août dans cet affreux Paris.

— Pas si affreux que tu veux bien le dire, puisque c'est à cette époque précisément qu'affluent de toutes parts les étrangers.

— C'est qu'ils ne savent pas, les malheureux! que, pendant la canicule, Paris n'est plus une ville, mais une fournaise, mais un désert, un vrai Sahara, avec son soleil de feu, ses tourbillons de poussière, ses jours sans ombre, ses nuits sans fraîcheur.

— Désert très-habité toutefois.

— Et c'est un désagrément de plus, car le calme rafraîchit et le silence repose. Mais rien de semblable dans la capitale du monde civilisé : du matin au soir et du soir au matin, un torrent de circulation fatigue les yeux, étourdit les oreilles; bruits de la terre et bruits de l'air, roulement des voitures, hennissements des chevaux, cris des marchands, sons discordants des orgues, voix des crieurs publics. Ah! si Boileau vivait encore, que de traits il ajouterait à sa sixième satire! Le matin, tu marches dans les lacs de boue, tant les arroseurs s'acquittent avec zèle de leurs fonctions *rafraichissantes*; à midi, sur le macadam en fusion; le soir, dans des nuages de poussière.

De l'ombre, il n'en faut pas demander, car, en l'an de grâce 1859, les arbres ne sont plus faits pour l'agrément des hommes : ce sont de précieux pensionnaires qu'on entoure de soins; des enfants, des malades et des convalescents qui doivent suivre un traitement : aussi comme on les enveloppe, comme on les abrite! De l'ombre! leur demander de l'ombre! y pensez-vous? il faut leur en donner, et au plus vite, et pendant tout l'été! Et voilà qu'en effet s'élèvent des tentes de grosse toile grise, destinées à préserver des coups de soleil ces intéressants végétaux.

— Toujours des exagérations! toujours l'exception substituée à la règle! J'admets que les nouveaux ar-

bres des Champs-Élysées soient pour la société d'acclimatation un objet de sollicitude, et pour le promeneur un spectacle fort laid; mais c'est une expérience que couronneront, il faut l'espérer, de très-heureux résultats. Est-ce une raison pour en tirer cette induction, que les arbres à Paris ne savent plus donner d'ombre? Les beaux ombrages du Luxembourg et des Tuileries frémissent d'indignation à ce discours, et je les entends murmurer : « Jeanne l'ingrate! Jeanne l'ingrate! elle nous aimait tant quand elle était petite fille! elle nous trouvait si beaux et se plaisait tant à l'abri de notre feuillage! alors elle ne connaissait que nous; mais à présent!... » Que diraient-ils ces opulents marronniers, ces tilleuls embaumés, s'ils savaient que tu les abandonnes pour une plage, c'est-à-dire pour le lieu du monde où croît le moins de verdure.

— Hé bien, j'accorde à ton Paris des arbres magnifiques, même au mois d'août : est-ce assez pour en faire un lieu de délices? qu'est-ce qu'une promenade sans promeneurs? et quels sont, je te le demande, ceux qui, chaque jour, fréquentent les Tuileries?

Le matin, des employés, des surnuméraires qui, adossés à un arbre, lisent le *Moniteur*; à midi, des jardiniers, des terrassiers qui font la sieste, mollement étendus dans les fauteuils de l'usine Tronchon; à deux heures, des écoles de petits garçons et de grandes filles qui jouent au ballon, aux quatre coins.... pour se rafraîchir; le soir enfin.... vraiment le soir, je crois que tu seras l'unique promeneuse et que tu pourras tout à ton aise savourer les douceurs de la solitude jusqu'à l'heure où les voix harmonieuses des gardes l'arracheront brusquement à tes rêveries par les *on va fermer*, que tout le monde connaît.

En vérité, si les muezzins, du haut des minarets, n'ont pas à leur service un organe plus mélodieux pour appeler les croyants à la prière, c'est à faire fuir la mosquée!

Et dire que c'est pour de pareilles jouissances que tu renonces volontairement aux plaisirs si variés des bains de mer! Le matin, le bain et ses mille incidents; dans l'après-midi, la promenade en pleine mer, la pêche; ou les excursions à cheval dans les environs; le soir, concert, bal, et douces causeries.

— Plus, quatre toilettes par jour, sans compter celle du bain. J'avoue que ce dernier genre de distraction exerce sur moi une action tout à fait répulsive.

— Que veux-tu, il faut bien payer sa dette à la société; sans un peu de peine, tu le sais, *on n'a point de plaisir*; or, cette peine, si c'en est une, se trouve largement compensée par tout ce que j'ai dit et tout ce que je pourrais dire encore.

— N'ajoute rien à cette nomenclature, ma Jeanne bien-aimée; si je souffre de ne pas t'accompagner, ce n'est point que je regrette les plaisirs des eaux, mais seulement ta chère présence...

— Et celle de Henri, lui qui se réjouit si fort de te retrouver et de nous raconter à toutes deux ses prouesses et celles de ses braves! Tu sais s'il a la parole facile, avec quelle verve, quel entrain il nous faisait des récits, quand nous étions toutes petites filles. Que sera-ce quand il aura pour s'inspirer le spectacle de la mer, la lune projetant sur les vagues son disque d'argent, ou bien un orage, une tempête en mer! La

voix de l'Océan lui rappellera la non moins terrible voix des combats, et alors....

T'ai-je raconté ce qu'il m'écrivait de Robert de L...?

— Non, Jeanne.

— Robert a été blessé à la tête, à Solferino. Pendant que le chirurgien posait le premier appareil, Simon, le fils de Catherine, suivait d'un œil anxieux les mouvements de l'homme de l'art. Tout à coup il pousse une douloureuse exclamation : Monsieur Robert ! est-il possible ? voilà que j'aperçois votre cerveau. — Vraiment, mon ami ? répond le patient. Alors dépêche-toi d'en prendre un peu et de le porter au colonel, qui me dit cent fois le jour que je n'en ai point !

— Pauvre Robert ! toujours le même ! toujours la même humeur ; au milieu des dangers, au milieu des souffrances, en face de la mort... Tu as bien fait, Jeanne, de le rappeler à ma mémoire, car je vais aller voir sa mère, sa mère si inquiète ! et puisque tu ne seras plus là, toi qu'elle affectionne si tendrement, je redoublerai pour elle d'attentions, de soins, afin qu'elle ne souffre pas trop de l'absence d'une de ses petites amies.

— Que je suis maladroite et quelle pauvre éloquence est la mienne ! Non-seulement j'emploie des arguments que tu rétorques le plus victorieusement du monde, mais encore je les vois en tes mains habiles devenir des armes qui, pour ma punition, servent à me frapper.

Oui, je le reconnais, amie, ta présence est utile ici, nécessaire même ; non, tu ne pourrais, même au sein des plaisirs, goûter la douce satisfaction que t'apportera un devoir accompli, une bonne action faite pour Dieu ; mais pense à nous, pense à ton amie, dont ton absence empoisonnera le bonheur... Pourquoi ne veux-tu pas que je jouisse pleinement ?

— Peut-être bien parce qu'il est dans notre nature que

.... Notre esprit jusqu'au dernier soupir,
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir.

Corneille a raison, Jeanne ; cela est, a été et sera toujours : un à peu près de bonheur, un rayon, une étincelle, une goutte de bonheur en cette vie, et dans l'autre le soleil de vérité, le foyer d'amour, le torrent de délices !

Comment pourrait-il en être autrement ? Notre âme, émanée de l'infini, a soif de l'infini, et y tend sans cesse, comme les eaux, sorties de l'Océan, tendent sans cesse à y retourner ; ce qui me rappelle ces vers de Métastase que M. de Maistre trouve *inexprimablement beaux* :

L'onda dal mar divisa
Bagna la valle e il monte :
Va passegiera in fiume :
Va prigioniera in fonte :
Mormora sempre e geme
Finchè non torni al mar.
Al mar dove elle nacque
Dove acquistò gli onori,
Dove da' lunghi errori
Spera di riposar.

— Tout cela peut être fort beau, mais comme je n'ai pas aussi consciencieusement que toi étudié Ver-

gani, je suis obligée de dire humblement, comme le chat de Florian :

Au milieu de ces merveilles,
Le fait est que je ne vois rien.

— Je suis tout heureuse alors qu'une de nos amies, mademoiselle de Varreux, dont le rare et charmant talent nous a fait si souvent passer de délicieuses heures, ait précisément songé à traduire ces vers. Elle l'a fait avec un tel succès, que je ne crois pas possible de transporter la poésie dans une autre langue plus littéralement et avec autant d'élégance.

Cette traduction, la voici :

L'onde, de la mer exilée,
Brigue le mont et la vallée.
Fleuve, elle court, changeant de bord ;
Fontaine, captive elle dort ;
Mais toujours murmurant, plaintive,
Elle gémit sur sa rive,
Loin de la mer dont elle sort.

La mer, auteur de sa naissance ;
La mer, source de son essence,
Où, lasse de si longs détours,
Elle espère finir son cours
Et se reposer pour toujours.

Ce n'est pas tout ; et puisque je suis en veine de générosité, je vais te faire profiter d'une autre bonne fortune que tu devras encore à mademoiselle de Varreux. Inspirée par Métastase, et passant de l'ordre physique à l'ordre moral, de l'onde exilée de la mer à l'intelligence aspirant à rentrer dans le sein de Dieu, voici ce qu'elle dit :

Loin de la céleste patrie
À ce corps mortel asservie,
Dans la misère ou la splendeur,
Dans la joie ou dans la douleur,
En proie à sa vague tristesse,
L'âme en secret languit sans cesse
Après son divin Créateur.

Ce Dieu dont elle fut l'ouvrage,
Qui la marqua de son image,
Près duquel, lasse de regrets,
Elle voudrait chercher la paix
Et se reposer pour jamais.

— C'est très-beau, en effet ; je te remercie, Florence, et te prie de remercier notre amie du plaisir qu'elle vient de me faire, et qui, j'en suis sûre, sera partagé par toutes nos compagnes de travail.

D'elles maintenant, il faut nous occuper. Donne-moi ta main, et promets-moi que tu ne seras pas toujours aussi cruelle qu'aujourd'hui.

— Oh ! ne recommençons pas, Jeanne ; notre journal n'est pas celui des *Débats*.

— N'en parlons donc plus et passons à nos planches.

COTÉ DES BRODERIES.

1 et 2, PARURE à broder sur mousseline, au plumetis et au point d'armes, ou bien en application de nan-

souk sur tulle d'Alençon. — La bordure seule conviendrait pour col de deuil, en crêpe double; des perles remplaceraient les pois, un point de chaînette ou une soutache fine, le plumetis.

3, ENTRE-DEUX, Feston et cordonnet, pour objet de layette ou de trousseau.

4, DOUBLE COURONNE, nouveau point de poste, avec F. M., plumetis.

5, E. M., enlacés, anglaise unie, plumetis.

6, E. F., enlacés, anglaise riche, plumetis.

7, MOUCHOIR DE JEUNE FILLE, plumetis.

8, E. R., gothique, point de poste et cordonnet.

9, A. D., enlacés, anglaise ornée, plumetis.

10, COIN DE MOUCHOIR, cordonnet et feston.

11, G. L., petite gothique, plumetis.

12, E. us-on avec E. G., plumetis.

13, ENTRE DEUX plumetis ou nouveau point de poste.

14, GARNITURE, feston et plumetis.

15, Emma, anglaise, plumetis.

16 et 17, BONNET DE FEMME, plumetis, ou point de plume, ou feston. Le numéro 16 est le fond, le numéro 17 la passe. Ce dessin peut se broder sur mousseline, ou en application sur tulle.

Le dessin de la passe pourrait également se broder sur velours ou sur taffetas, pour écharpe de chapeau de paille. Cette écharpe, dont nous donnons le patron sur le verso de la planche, est une jolie nouveauté à laquelle, pour cet hiver, nous prédisons un grand succès. Sur velours noir, le numéro 17 pourrait s'exécuter en soie blanche au passé, laissant les nervures en cordonnet noir, et plaçant une perle noire dans le cœur de chaque fleur.

18, ENTRE-DEUX, cordonnet et plumetis.

19, E. L. enlacés, anglaise fleurie, plumetis.

20, GARNITURE FESTONNÉE, plumetis.

21 à 26, GUIMPE DE FILLETTE à broder sur mousseline. Nous avons donné en mars (côté des patrons, numéros 60 et 61) un patron de chemisette dont il est facile de se servir pour tailler cette guimpe.

21, DEVANT de la guimpe, feston et plumetis.

22, PETITE GARNITURE destinée au tour de cou de la guimpe.

23 et 24, DOS DE LA GUIMPE. Avant de commencer la broderie, il faut, par un sujet, réunir le devant au dos; après quoi, procéder à la broderie.

Cette guimpe est destinée à une robe ouverte devant, et décolletée.

25, A. G., enlacés, anglaise, feston et plumetis.

26, PETIT ENTRE-DEUX pouvant servir pour le poignet d'une manche de mousseline destinée à la chemisette; au bord de l'entre-deux serait cousue la garniture numéro 22.

27, C. P., petite gothique, plumetis.

28, Albertine, plumetis.

29, et 30, PARURE à broder sur mousseline ou sur nansouk double, plumetis ou broderie à la minute.

31, COIN DE MOUCHOIR avec L. F., anglaise, plumetis.

32, C. F., anglaise plumetis.

33, C. F., gothique, plumetis.

34, Aline, plumetis.

35, Écusson, plumetis, avec E. A. enlacés, anglaise fine, plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

36, ÉCHARPE de taffetas ou de velours pour dessus

de chapeau; il suffit de la plisser légèrement en bas, et de l'arrêter sur le chapeau. Le mot *devant* indique la partie qui doit être la plus près du bord du chapeau. Broderie au passé en cordonnet, mais sur taffetas noir, ou en soie blanche sur velours noir; les perles doivent indiquer les étamines.

37, P. L., plumetis.

38, A. G., anglaise ornée, plumetis.

39, A. R. M., romaine ornée, plumetis.

40, M. M., anglaise ornée, plumetis.

41, H. P., enlacés avec couronne, anglaise unie, plumetis.

42, D. P., anglaise unie, plumetis.

43, Julie, gothique, plumetis.

44, F. M., avec couronne, anglaise fleurie, plumetis.

45, Écusson avec L. F. gothique, plumetis.

46, C. E., anglaise, feston.

47, COIN DE MOUCHOIR, nœud et fleurettes, plumetis.

48, Claudia, anglaise unie, plumetis.

49, M. A. B. P. L., anglaise unie, plumetis.

50, Alice, anglaise unie, plumetis.

51, E. V., anglaise fleurie, plumetis.

52, A. M. F., anglaise ornée, plumetis.

53 à 55, AUMÔNIÈRE. — Cette aumônière, — qui se compose de deux parties: l'une, n° 54 se rabattant sur le n° 53, comme l'indique le croquis n° 55 — doit se broder au passé sur canevas; le fond se fait au point de tapisserie ordinaire, en laine grosseille, par exemple; sur ce fond, se brodent les fleurettes: le cœur en cordonnet noir, les pétales en cordonnet mais.

Nous monterons le mois prochain cette aumônière, charmant souvenir d'une amie à son amie.

56 et 57, ÉVENTAIL-OMBRELLE. — Rien de plus commode que cet objet, indispensable en voiture, en chemin de fer. Comme son nom l'indique, il participe à la fois de la nature de l'éventail, d'une utilité si reconnue quand le thermomètre est au-dessus de trente degrés, et de celle de l'ombrelle, tout à fait nécessaire pendant la canicule.

Grâce à un mécanisme ingénieux, cet éventail se replie sur lui-même, comme l'indique le n° 57; et, réduit ainsi à sa plus simple expression, il trouve place très-facilement dans la poche ou dans un sac de voyage.

58 et 59, PATRON du corsage du peignoir dont il a été parlé le mois dernier; le n° 58 est le devant, qui doit être taillé d'un seul morceau avec le lé du devant, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de couture à la ceinture. Le n° 59 est le dos qui, au contraire, est coupé à la ceinture, et monté à la jupe comme un corsage ordinaire; la partie D E du devant doit être, comme le dos, cousue à la jupe, tandis que la partie F G, indiquant celle qui est la suite du lé, se trouve flottante, et doit être arrêtée seulement par une ceinture à longs bouts.

Le dessus d'épaule du devant doit être plissé ou froncé, selon l'étoffe, de manière à atteindre la longueur du dessus d'épaule du dos, marqué des mêmes lettres A B, et qui est, sur la planche, beaucoup plus court.

Ces fronces ou ces plis doivent être retenus un peu au-dessous de l'épaule.

60 à 62, PANTALON DE POUPEE.

Les numéros 60 et 62 indiquent une *jambe* de ce pantalon, dont la ligne ponctuée marque le milieu.

La partie A B doit être, par une couture rabattue, réunie à la même partie de l'autre jambe.

Les lettres B C indiquent la réunion des deux côtés de la jambe.

La partie B D doit être fermée, c'est-à-dire réunie à la même partie de l'autre jambe, tandis que, depuis D jusqu'à B, le pantalon reste ouvert.

Il suffit maintenant de monter sur la ceinture, n° 64, ce pantalon, dont l'ourlet est surmonté de trois petits plis.

Au bord de l'ourlet se coud une toute petite guipure.

63 à 67, CORSAGE DE PETITE FILLE, décolleté carrément.

Les n° 63 et 64 sont les deux parties du devant.

Le n° 65 est le petit côté du dos.

Le n° 66, le dos.

Le n° 67, la manche.

PLANCHE DE LINGERIE.

- 1, BONNET de blonde avec violettes de Parme.
- 2, BONNET en tulle illusion, avec dentelle noire.
- 3, POINTE de dentelle avec ruban de taffetas.
- 4, MANCHE de mousseline avec bouillons dans lesquels est passé un ruban de taffetas.
- 5, BASQUINE d'été en mousseline, avec ruche de ruban et large dentelle.
- 6, MANCHE d'organdi, très-large, retenue au poignet par un bouillon dans lequel est passé un ruban avec nœud; une valenciennaise est cousue au bord du bouillon et tombe sur le bras.
- 7, COL formé d'un bouillon de mousseline avec ruban.
- 8, COURONNE de violettes ou de pâquerettes avec nœuds de ruban.
- 9, PÈLERINE ronde en mousseline brodée.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

1^{re} TOILETTE. — Robe de mousseline brochée avec mantelet pareil; corsage *militaire*, manches pagodes avec cinq petits volants; col et sous-manches de mousseline unie; cravate de taffetas noir; chapeau Impératrice, avec plumes de coq et nœud de velours noir.

2^o TOILETTE. — Robe d'organdi, à trois jupes garnies de petits volants ourlés, montés avec tête; corsage plat, rond, décolleté; ceinture à boucle; fichu d'organdi; manches larges, demi-courtes, à moitié couvertes de petits volants.

Toilette de petit garçon. — Jupe et veste en nankin, avec ornements de velours noir; chemisette plissée; cravate de taffetas.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE FILET CARRÉ.

- 1, GUIRLANDE pour encadrer un voile de fauteuil.
- 2, DESSUS DE BOITE A GANTS.
- 3, VOILE DE FAUTEUIL ou dessus d'édredon.
- 4, SERVIETTE A MARRONS.
- 5, DESSUS DE COUSSIN ou pelote.
- 6, GARNITURE destinée au numéro précédent.
- 7, HAUTE GARNITURE qu'on peut rehausser à l'aide d'un des entre-deux 8 ou 9; et qui, placée au bas de la guirlande n° 1, ferait une jolie nappe d'autel.

8 et 9, ENTRE-DEUX.

10, ZOE et dessin de petite pelote.

11, PELOTE DUCHESSE.

MODES.

Puisque la capricieuse déesse abandonne décidément Paris pour les villes d'eau où nous l'irons chercher le mois prochain, profitons d'une heure de liberté pour donner à nos amies quelques détails relatifs au trousseau dont nous parlions en juillet, et qui est sorti des ateliers de madame Gillard.

Cetrouseau, d'oreste, n'offrait rien d'extraordinaire: c'était celui d'une jeune fille aux goûts simples, à la fortune modeste, qui ne se marie point pour avoir un cachemire... et qui pourtant en a trouvé deux dans sa corbeille.

Un mot d'abord de cette corbeille. Notre amie, appelée à choisir chez Taban, entre mille merveilles, n'a donné qu'un regard à ces coffrets magnifiques, ciselés, sculptés, œuvres d'art s'il en fût, mais d'un placement si difficile.

Arrière les inutilités quand on entre en ménage, et vive l'utile joint à l'agréable! c'est le double caractère de la table choisie par notre fiancée; de forme Louis XV, en ébène, avec filets de cuivre et incrustations, elle figurera dignement dans la chambre à coucher ou le petit salon; renfermant dans ses tiroirs de palissandre et ses nombreux compartiments le *dé*, le *fil* et les *aiguilles*, attributs de la femme d'intérieur.

Avant de décrire les bijoux et les jolis riens de la corbeille, procédons à l'examen du trousseau proprement dit, après avoir discrètement ouvert ce carton de la maison Baussier: c'est la couronne et le bouquet de fleurs d'oranger; point de mélanges, point de longues traînes, de la fleur d'oranger toute pure, mais double, bien épanouie et tout embaumée, qui encadrera si bien le frais visage de Claire. Cette raisonnable Claire! croiriez-vous qu'elle a refusé les volants de point d'Alençon dont un vieil oncle, son parrain, voulait couvrir sa robe de noce, demandant à grands cris qu'on lui laissât la robe d'organdi à neuf volants qu'elle avait rêvée.

Le parrain a cédé, et, le lendemain, le point d'Alençon était devenu du Chantilly, à qui vous le comprenez, il a fallu faire bon accueil.

Les robes sont simples et jolies: l'une, en taffetas Pompadour à sept volants bordés d'étroits rubans verts; le corsage *militaire*, forme une pointe devant, et derrière une espèce de petite basque. — Gagelin adopte généralement cette forme pour les robes montantes. — Les manches larges, sont couvertes de sept petits volants bordés comme ceux de la jupe.

Une autre robe en taffetas d'une nuance nouvelle qui me paraît devoir être la nuance primitive de la soie: ce n'est ni saumon, ni mais, ni bouton d'or: c'est un composé de tout cela; les volants de Chantilly figureront sur la jupe.

Une robe en mousseline brodée, fond blanc, avec croix de malte mauves; châle pareil.

Une autre en taffetas noir, brodée, sontachée sur toutes les coutures: ce sera la nouveauté de cet automne.

La lingerie n'est pas luxueuse, mais parfaitement soignée.

Des chemises, quelques-unes en toile fine; les autres en percale, avec poignet brodé, terminé

par une valenciennne, pour les plus belles; simplement piquées et festonnées, pour le plus grand nombre.

Les jupons destinés aux grandes toilettes sont en nansouk, avec pointes, comme ceux de nos grand-mères, et garnis de deux volants de quinze centimètres de haut.

Les autres sont en percale, avec ourlet surmonté de plusieurs petits plis.

Quelques-uns, destinés à tenir lieu de jupons d'acier, sont en calicot, à deux volants de vingt centimètres de haut; ceux-ci doivent être fortement empesés.

Les camisoles ont presque toutes la forme de paletot arrondi, avec des garnitures en broderie anglaise ou au plumetis, que Claire elle-même a brodées. C'est si joli la fine broderie, mais si cher! aussi la fiancée, qui, nous l'avons dit, ne pouvait espérer un trousseau de princesse, a-t-elle pris le parti de demander à ses petits doigts de fée ce que la fortune lui aurait refusé; et les planches du journal, qui veulent toujours contribuer, dans la mesure de leurs forces, au bonheur de leurs amies, ont depuis quelque temps redoublé de munificence à l'endroit des bandes, garnitures, entre-deux, etc.

Un conseil encore, à propos des broderies: nous avons plus d'une fois exprimé la grande aversion, le profond dégoût que nous inspirent ces broderies grossières qui entachent d'un cachet de vulgarité la femme qui consent à s'en affubler: nous aimons cent fois mieux un simple ourlet, surmonté de quelques petits plis, qu'une pareille garniture, quelque haute qu'elle soit, et quelque brillante qu'elle paraisse de loin. Pourtant, il faut faire une exception en faveur des *bandes Jacquart*, imitation, il est vrai, mais imitation soignée, qui peut, bien employée, rivaliser avec les œuvres de nos plus habiles brodeuses, et dont le prix est accessible à toutes les bourses.

Il nous reste à parler des parures de mousseline: les unes brodées, les autres unies, avec ourlet et va-

lenciennne; la plupart en toile fine, avec piqures et petite broderie au coin: ce genre, dont nous avons déjà donné des modèles, se maintiendra longtemps encore; la seule modification que l'été lui ait apportée, c'est de donner plus de largeur au poignet, laissant l'air circuler autour du bras, comme le fait la manche d'une religieuse; de là le nom de *Religieuse* donné à cette toilette.

Et les mouchoirs? Les plus habillés sont en batiste fine, mais pas trop claire, ce qui est, en vérité, une dérision: quelques-uns sont brodés tout autour, la plupart seulement au coin. N'oublions pas la pèlerine de guipure que Claire posera d'abord sur sa basquine de taffetas noir, et qui, l'hiver venu, se verra transporter sur le manteau de velours; deux pèlerines rondes en mousseline avec plis et valenciennne, destinées aux robes décolletées; la voilette et le dessus d'ombrelle.

Vous dire ce que renferment encore ces cartons, ces boîtes de toutes couleurs et de toutes formes, nous ne le pourrions qu'à la condition de bavarder pendant quelques heures. Quelques heures! cela semble long à la veille d'un départ. Nous le comprenons si bien, que, loin de vous dérober un instant de plus, chères amies, nous voudrions pouvoir vous aider à sortir de ce chaos de caisses, de malles dont bien sûrement à cette heure vous êtes entourées.

Laissez-nous donc vous souhaiter un bon voyage, en vous priant, toutefois, de jeter, en nous quittant, les yeux sur ce nouveau vêtement de chez Gagelin:

C'est un collet, une pèlerine un peu terminée en pointe devant et derrière, en drap léger, avec petit capuchon froncé. Claire l'a fait faire pour les bains de mer, pour les promenades du soir sur la plage: ne vous étonnez donc pas qu'elle soit doublée de taffetas et légèrement ouatée: c'est plus gracieux pour jeune fille et jeune femme que le burnous long, et c'est surtout infiniment plus commode.

ÉPHÉMÉRIDES

8 AOUT 1448. — ÉDIT DE HENRI II.

Par cet édit, le roi de France, Henri II, ordonna que l'effigie du monarque régnant serait désormais empreinte sur les monnaies, au lieu de la croix trop facile à contrefaire par les faux monayeurs. Il décida en même temps que l'année de la fabrication serait

aussi empreinte sur chaque pièce, avec une inscription indiquant le nom du prince régnant: de cet édit datent nos monnaies, telles à peu près qu'on les voit aujourd'hui.

Mosaïque

ANECDOTE SUR DUCIS.

Un jour d'hiver, un de ses amis le trouva monté sur une chaise et tout occupé à disposer autour d'un buste de Shakespeare une énorme touffe de buis. Il ne se dérangea pas, mais remarquant la surprise de son ami : « Vous ne voyez donc pas que c'est demain la Saint-Guillaume, la fête patronale de mon Shakespeare? » S'appuyant alors sur l'épaule de son ami pour descendre, et l'ayant consulté sur l'effet de son bouquet, le seul que la saison pût offrir : « Mon ami, lui dit-il, les anciens couronnaient de fleurs les sources où ils avaient puisé. »

On sait que Ducis avait traduit de l'anglais *Othello*, *le Roi Lear*, *Macbeth*, *Hamlet*, *le Roi Jean*, et qu'il a beaucoup contribué à faire connaître Shakespeare à la France.

LA PROVIDENCE.

De même qu'une mère regarde avec une pieuse tendresse ses enfants et se consume d'amour pour eux,

Et comprenant les désirs si nombreux et si divers

qui les agitent, donne à l'un un regard, à l'autre une parole, toujours bonne et douce pour tous,

De même veille sur nous la Providence infinie. Elle console ceux-ci, elle pourvoit aux besoins de ceux-là, les écoute tous, les secourt tous.

Si quelquefois elle refuse une grâce, elle refuse seulement pour accorder une plus grande faveur, et tout en refusant, elle comble les hommes de bienfaits.

Sonnet, par FILICAJA.

A mon sens, un grand bonheur est une lumière dont le reflet se prolonge sur les espaces mêmes qu'elle n'éclaire plus. Quand sont apaisés les violents soulèvements de l'âme contre le malheur, elle s'arrête et se complait encore à contempler dans le passé les biens charmants qu'elle a perdus.

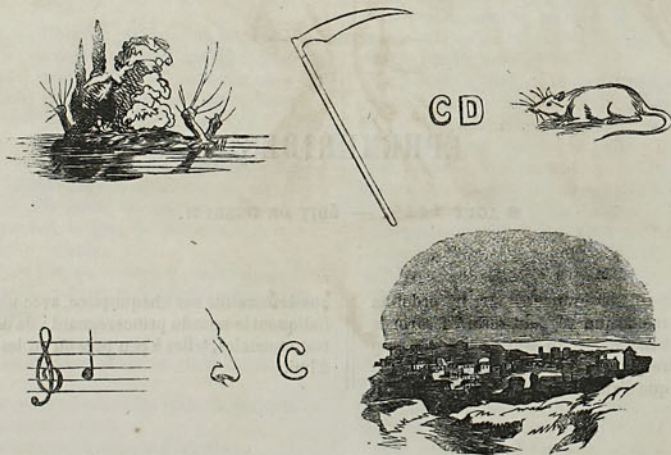
(Mémoires de M^{me} Guizot.)

Pour devenir homme de bien, il faut avoir de fidèles amis ou de rudes ennemis.

PYTHAGORE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET : Les extrêmes se touchent.

RÉBUS





Pauquet

Résumé en Drapeau Imp. r. de la Calandrie 19 Paris

A. Fortier

Journal des Demoiselles
Paris, Boulevard des Italiens, 1.

27^e année, Août 1859.

Ayuntamiento de Madrid

N^o VIII

Brasserie Dierberg Rue du Casino 10 84 Paris de Cologne

Amsterdam Dierberg Nieuwmarkt 100 1^e Nieuwe Straat



Editeur: M. Bouquet, Imp. n. de la Colonne n. 19 Paris.

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens 1.

27^e année. Juin 1859.
 Bruxelles: Desobry, Rue du Casino 10 bis. Paris: Desobry.

Ayuntamiento de Madrid

N.º VIII.
 Amsterdam: Desobry, Nieuwmarkt, door S. Nicolaas Straat.

